U d'/of OTTAWA
39003001002764

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/anthologienor00pari

Smith.

7-4-70

L 24

PQ
1141
.A58
1910

Anthologie néo-romantique ...

1236 x2e

ECONO CLOTH

ŒUVRES DES NOUVEAUX ROMANTIQUES

ANDRÉ JOUSSAIN. — *Les Chants de l'Aurore*, poésies, 1905. (Société française d'Imprimerie et de Librairie). *Les Aventures de maître Gilles*, fantaisie philosophique, 1906. (Messein). *Le Rêve d'un métaphysicien*, entretiens philosophiques, 1906. (Société française d'Imprimerie et de Librairie). *Les Ravissements et les Extases*, poésies, 1906. (Société française d'Imprimerie et de Librairie). *Le Fondement psychologique de la Morale*, 1909. (Félix Alcan). *Romantisme et Religion*, 1910. (Sous presse).

EUGÈNE LANGEVIN. — *José Maria de Heredia*, 1907. (Editions du *Correspondant*).

RAYMOND CHRISTOFLOUR. — *L'Or des Automnes*, 1907. (Editions de la *Maison des Poètes*).

PIERRE JALABERT. — *Les Chansons de l'Aube*, 1909. (Bernard Grasset).

ROGER REIGNER. — *La Caravelle*, 1909. (Bibliothèque générale d'édition).

SAINT-AMAND (CHER). — IMPRIMERIE BUSSIÈRE.

Anthologie
Néo-Romantique

André JOUSSAIN — Eugène LANGEVIN
Antoine AVINEN — Raymond CHRISTOFLOUR
Gaston CAMUS — Albert CRUEL — Pierre JALABERT
Charles LÉOSTIC — Maurice AMOREAU
Roger REIGNER — Charles CHARREYRE

Avant-propos, Bibliographie et Notices

PARIS
LIBRAIRIE LÉON VANIER, ÉDITEUR
A. MESSEIN, Succr
19, QUAI SAINT-MICHEL, 19

1910

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
1141
.A58
1910

AVANT-PROPOS

—

Au moment où l'attention du public lettré est attirée par une nouvelle querelle du classicisme et du romantisme — querelle ouverte en droit, sinon en fait, par la préface des Chants de l'Aurore, *puisque le livre d'André Joussain précéda de deux ans le* Romantisme français *de Pierre Lasserre, — il est naturel que la voix des nouveaux romantiques se fasse entendre, une fois de plus, pour affirmer les principes qui sont les leurs. La nécessité du présent ouvrage ressort d'ailleurs d'une enquête sur* l'état actuel de la littérature et des arts, *enquête récemment publiée par* l'Echo de Paris, *où nous relevons les opinions de Mme Juliette Adam, de MM. Jules Lemaître, Maurice Barrès, René Doumic, Emile Fabre, Alfred Capus. Si divergentes que soient ces opinions, à certains égards, elles s'accordent cependant sur deux points. Elles reconnaissent l'utilité ou déplorent* l'absence des écoles littéraires ; *elles affirment* la nécessité d'un retour à l'idéalisme. *Or, le souhait qu'elles formulent est précisément en voie*

de réalisation : l'effort du Néo-Romantisme y répond.

Les nouveaux romantiques s'efforcent, en effet, de faire rentrer dans la littérature la notion de l'idéal qu'on en a mal à propos bannie, — ils réagissent contre les excès d'un naturalisme qui s'est complu « dans la peinture d'une humanité sans grandeur ». Et, par là même, ils reviennent à la tradition romantique.

Le naturalisme n'est cependant pas le seul ennemi qu'ils aient à combattre. Contre les décadents, ils préconisent la fidélité aux règles classiques. Ils pensent que le vers de Hugo et de Leconte de Lisle peut suffire à l'expression de tous les sentiments et de toutes les idées. Ils croient que le vers libre des modernes ne répond à aucun besoin réel, et n'a sa raison d'être que dans la paresse ou l'incapacité de certains versificateurs. Ils reconnaissent à la vérité que le vers libre a pu être employé par des poètes d'un incontestable talent, mais il leur semble — à tort ou à raison — que ces derniers recourent instinctivement au vers classique toutes les fois qu'ils ont à exprimer des idées claires ou des sentiments forts, et retombent dans le vers libre dès qu'ils commencent à ne plus savoir ce qu'ils disent.

Contre les symbolistes enfin, les Néo-Romantiques revendiquent le droit de l'écrivain à se faire entendre de tous, à se servir d'une langue intelligible, à parler un français qu'on puisse com-

prendre en France. Paradoxe un peu fort à notre époque, et dont on voudra bien, nous l'espérons, excuser la hardiesse.

D'une manière plus précise, les nouveaux romantiques font porter leur effort sur trois points.

Sur la critique d'abord. Ce n'est un mystère pour personne qu'à l'exception de quelques hommes probes et sincères, les gens de lettres qui prennent le nom de critiques sont guidés dans leurs éloges, leurs attaques ou leurs réserves, par des préoccupations qui n'ont rien à voir avec la littérature. Restaurer la critique sincère, consciencieuse, combattive, tel est un des articles du programme néo-romantique. Les études de M. Langevin, citées dans le présent volume, donneront une idée de ce que nous entendons par ce mot de critique *qui n'est, dans l'esprit de la plupart des écrivains de l'heure actuelle, qu'un synonyme de* réclame.

Sur le roman ensuite. Sans proscrire le roman moderne, mais en exigeant qu'il soit plus esthétique dans sa forme, plus idéaliste dans son fond, les Néo-Romantiques essayeront de remettre en honneur le roman historique, aujourd'hui si dédaigné. Ils estiment qu'il y aurait lieu d'appliquer à la reconstitution du passé les procédés du roman moderne, suivant en cela l'exemple donné par Flaubert dans Salammbô, *ou, pour citer un contemporain, par M. Maurice Maindron dans ses romans sur le* XVIe *siècle, — mais sans exclure ni la large sympa-*

thie humaine qui emplit l'œuvre d'un Walter Scott, ni le sens épique de l'histoire qui anime La légende des Siècles.

Sur le poème épique enfin. Et nous pouvons insister sur ce point plus longuement que sur le précédent, puisque M. André Joussain nous a déjà exposé sa théorie du poème épique dans la préface des Chants de l'Aurore, *en même temps qu'il nous donnait une première esquisse de ce qu'il entend faire en ce genre, avec le* Poème de la Terre. *Le chef de la jeune école néo-romantique estime que le poète épique doit être un croyant. Carlyle a remarqué fort justement que « les poèmes épiques des vieux âges, tant qu'ils restèrent épiques et furent capables d'émouvoir profondément, furent considérés comme des narrations* de faits *». De là ce qu'il y a de « creux » et de « faux », d'après lui, « dans les dieux abstraits-concrets, évangéliques et métaphysiques » du* Paradis Perdu. *M. Eugène Langevin, dans son étude sur Heredia, exprime la même pensée en relevant les raisons qui ont empêché l'auteur des* Trophées *de produire un poème épique et l'ont forcé de laisser inachevés ses* Conquérants de l'or. *Or, s'il en est ainsi, la seule épopée que puisse rêver le* XXe *siècle est une épopée scientifique, dans le genre de celle qu'André Joussain veut réaliser.*

Qu'un tel mouvement soit dans le sens des tendances de notre époque, c'est ce qui ressort, nous

semble-t-il, de l'examen impartial des faits. L'extravagance et l'obscurité du symbolisme, la grossièreté et le cynisme du naturalisme, commencent à ne plus récolter auprès du public que le dégoût et le mépris. On est las de voir des poètes pires que médiocres, et dont l'œuvre semble un véritable défi jeté au bon sens, obtenir le suffrage des Commissions et les lauriers de l'Académie. On souhaite, contre la platitude de la poésie contemporaine, le passage d'un souffle vraiment épique et vraiment lyrique. On commence à se révolter contre les mensonges et les absurdités d'une critique ignorante ou vénale. Il était temps, grand temps, qu'un groupe d'écrivains convaincus vînt revendiquer hautement les droits éternels de l'idéal et rappeler à ceux qui l'oublient que raison *et* probité *ne sont pas des mots vides de sens... même en littérature.*

PRINCIPAUX OUVRAGES

RELATIFS A LA QUERELLE MODERNE DU CLASSICISME ET DU ROMANTISME

André Joussain. — *Les Chants de l'Aurore*. Préface (Société française d'imprimerie et de librairie, 1905.)

Pierre Lasserre. — *Le romantisme français* (Mercure de France, 1907).

Jules Lemaitre. — *Jean-Jacques Rousseau* (Calmann-Lévy, 1907)
— *Racine* (Calmann-Lévy, 1908).

Ernest Seillière. — *Le Mal Romantique* (Plon, 1908).

Marius et Ary Leblond. — *L'Idéal du* XIXe *siècle* (Alcan, 1909).

André Joussain. — *Le Fondement psychologique de la morale*. Avant-propos ; chapitre II, § 3 ; chapitre III, § 2 (Alcan, 1909).

Apotolescu. — *L'Influence des romantiques français sur la poésie roumaine*. Préface par Emile Faguet (Champion, 1909).

Edmond Barthélémy. — *Du point de vue biographique en critique*. Introduction aux *Nouveaux Essais choisis de critique et de morale* de Thomas Carlyle (Mercure de France, 1909).

Han Ryner. — *Alfred de Vigny* (*Portraits d'hier*, 1909).

Henri Bachelin. — *Gustave Flaubert* (*id.*).

Charles Maurras. — *L'Avenir de l'intelligence*, nouvelle édition. (Nouvelle librairie nationale, 1909).

André Joussain. — *Romantisme et Religion*, sous presse.
Revue Néo-Romantique (février-décembre 1907) et *Journal des Lettrés* (janvier-mai 1908).

ANDRÉ JOUSSAIN

Né le 21 septembre 1880, à Thiais (Seine). Il écrivit ses premiers poèmes aux environs de sa dixième année. En préparant à la Sorbonne sa licence de philosophie, il méditait déjà les fondements de sa métaphysique. Il étudia les sciences naturelles au P. C. N., puis tout en suivant les cours de la Sorbonne, en vue de l'agrégation de philosophie, il publiait *Les Chants de l'Aurore* (Lecène et Oudin, 1905), écrivait deux ouvrages qui virent le jour l'année suivante, *Les Aventures de maître Gilles* (Vanier-Messein, 1906) et *Le Rêve d'un métaphysicien* (Lecène et Oudin, 1906); en même temps qu'il ébauchait une étude psychologique, encore actuellement inachevée, sur le *Mécanisme de la Mémoire*. Il renonça pour toujours à l'agrégation à la suite d'un échec qu'il considérait comme injuste (juillet 1905), publia dans *L'Idée* une curieuse fantaisie intitulée *Les Etonnements de Candide*, en même temps qu'une courte nouvelle, *Loc-Reynoll*, et donna un nouveau volume de vers, *Les Ravissements et les Extases* (Lecène et Oudin, 1906). Il fondait, en février 1907, la *Revue Néo-Romantique*, continuée en 1908 par les cinq pre-

miers numéros du *Journal des Lettrés*, dans lequel il fit paraître une nouvelle humoristique, *L'Expérience sentimentale*. Enfin, après avoir collaboré aux *Lettres*, au *Censeur*, au *Penseur*, à la *Revue* (dans *Roman et Vie*), aux *Poèmes*, à la *Vie Contemporaine*, et à la *Revue de Philosophie*, il publia *Le Fondement psychologique de la morale* (Alcan, 1909) et un court travail sur *L'Art de persuader*, paru dans *Le Spectateur* de M. René Martin-Guelliot.

Aucun de ses ouvrages poétiques, quoique présenté, n'a été couronné ni mentionné par l'Académie française. Il est vrai que l'auteur s'est toujours abstenu de démarches qu'il aurait regardées, disait-il, « comme humiliantes pour *lui* et comme injurieuses pour *ses* juges ».

A l'heure actuelle, notre auteur qui vient de terminer, sous le titre *Romantisme et Religion*, l'esquisse d'une philosophie du romantisme, poursuit l'achèvement d'un ouvrage de métaphysique, *La Vie Innombrable*. Ses cartons contiennent, en outre, deux volumes de vers, *La Pensée et le Désir*, et les *Visions profondes*, et une fantaisie héroïque, *La Légende du Chevalier Noir*. Ses recherches philosophiques l'ont contraint d'ajourner une fantaisie satirique, *La Cité des Merveilles* et un roman historique, *L'Echiquier vivant*, mœurs du Périgord au XVIe siècle. Il travaille également à une seconde série du *Rêve d'un métaphysicien* et à une *Epopée Terrestre* dont nous donnons plus loin deux fragments.

Bibliographie : Gaston Deschamps, *Le Temps* (9 juillet 1905). — J. Dumaset, *Mois littéraire et pittoresque* (novembre 1905). — G. d'Azambuja, *Polybiblion* (février 1906). — M. C. Poinsot, *Vox* (février et avril 1906). — Charles Dornier, *Revue Idéaliste* (1er avril et 1er décembre 1906). — Paul Tanqueray, *L'Idée* (15 mai 1906). — Pierre Vanneur, *Le Penseur* (juillet 1906 et janvier 1907). — Michel Epuy, *Fraternité-Revue* (6 mai et 26 août 1906). — Rachilde, *Mercure de France* (1er juin 1906). — Marc Citoleux, *Revue des poètes* (10 septembre 1906 et 10 juillet 1907). — Fernand Gregh, *Les Lettres* (15 mars 1907). — Tancrède de Visan (*Revue catholique et royaliste* (20 août 1907) et *Revue de philosophie* (1er mai 1909). — J.-Ernest Charles, *Grande Revue* (25 juin 1908). — Charles Français, *Pages modernes* (mai 1909). — Antoine Avinen, *Renaissance Romantique* (mai 1909).— *Cosmos* (mai 1909), *Nouvelle Revue* (avril 1906, juillet 1906, juin 1909). — Jules de Gaultier, *Mercure de France* (1er juillet 1909). — Jacques Lux, *Revue Bleue* (31 juillet 1909), *Annales de philosophie chrétienne* (septembre 1909). — Fr. Paulhan, *Revue philosophique* (octobre 1909). — L. Maisonneuve, *Polybiblion* (novembre 1909). — Francelin Martin, *L'enseignement secondaire* (1er décembre 1909). *Mois littéraire et pittoresque* (décembre 1909), etc. — En Province : A. de la Villehervé, *La Province* (novembre 1906). — Serge Evans, *La Provence* (23 décembre 1906). — *Lyon-Universel* (26 mars 1909), etc. — A l'étranger : *El Globo* (21 mai 1909), *Revue psychologique* (juin 1909). — L. Baroncini, *Rivista di psicologia* (juillet 1909). — *Revue de Belgique* (août 1909). — G. Amendola, *La Voce* (23 décembre 1909) etc.

AMERTUME

Un débris de navire, au sable de la grève,
S'enfonce, desséché par l'ardeur des étés,
Et penchant tristement ses mâts déshérités,
Tend sa carcasse morne au flot qui la soulève.

O navire, jouet des flux plaintifs et doux !
Ma vie est là, gisante à mes pieds. Toute joie
Vainement alentour s'agite et se déploie.
Epaves de la mer, mon âme est comme vous.

Mais je n'ai pas connu vos sublimes désastres,
Tristement enlisé dans les sables amers,
Sans avoir labouré le large champ des mers,
Sous le ciel magnifique où je voyais des astres.

EN APPROCHANT DES CIMES

Je suis parti dès l'aube, en laissant sur le seuil
De la cité banale à jamais désertée,
Ainsi qu'une défroque à la hâte jetée,
L'ambition, l'envie et l'inutile orgueil.

Je me suis dirigé vers des cimes lointaines
Sous le vent et la grêle, au péril de l'éclair.
J'ai, pieux pèlerin, marché sous le ciel clair,
Sans ramasser les fruits et sans boire aux fontaines.

Mais lorsque j'ai touché les sommets convoités,
Et foulé d'un pied sûr les neiges éternelles,
J'ai vu soudain la haine enflammer les prunelles
Que d'un éclat trop vif aveuglait ma fierté.

Hommes sans foi, de quoi se plaint votre colère ?
Suis-je votre rival ? D'un front impérieux
Ai-je exigé de vous l'honneur qu'on rend aux dieux ?
Ai-je réclamé plus que mon juste salaire ?

Je n'ai point, comme vous, construit mon propre autel,
Ni mendié l'encens qui plaît aux âmes viles,
Mais libre, et dédaignant le ruisseau de vos villes,
J'ai marché le front haut, me sachant immortel.

Evitant mes regards dont la fierté vous blesse,
Vous affectez de prendre en pitié mon ardeur.
Hommes qui me raillez, je connais ma grandeur :
Je n'en rougirai point devant votre faiblesse.

Non, de peur d'alarmer vos sottes vanités,
On ne me verra pas, honteux de ma victoire,
Renier mon génie ou rabaisser ma gloire,
Et de mon œuvre altière excuser les beautés.

Votre main cache un feu que votre bouche attise.
Comme un tyran, gêné par un secret effroi,
Règne, et pourtant hésite à se proclamer roi,
Vous déguisez l'ardeur de votre convoitise.

Mais moi, je n'irai pas abdiquer ma fierté
Pour la vaine rumeur d'un peuple qui s'étonne.
Lâche celui qui prend le sceptre et la couronne
Sans oser devant tous crier sa royauté !

Je ne cacherai rien de ce que j'ai dans l'âme.
Et nul ne peut prétendre, accusant ma hauteur,
Que je me sois montré sous un masque menteur,
Car un noble désir m'a brûlé de sa flamme.

L'ardeur de vaincre au cœur, et le glaive en mon poing,
J'ai lutté d'un bras fort qu'aucun labeur ne lasse.
Vous, vous avez cherché d'une âme vile et basse
Le profit des combats que vous ne livrez point.

Votre orgueil, se drapant dans sa pourpre usurpée,
Du pouvoir souverain fuit les soucis trop lourds.
Satisfaits de la pompe inutile des cours,
Vous repoussez la main de justice et l'épée !

Brûlants de triompher sans avoir combattu,
Vous avez envié les héros aux yeux calmes.
Mais quand vous saisissiez leurs lauriers et leurs palmes,
Votre pied dédaigneux écartait leur vertu.

Loin des vaines grandeurs que le vulgaire encense,
Puissants du jour, qu'importe à ma sincérité
La pourpre des Césars si j'en ai la fierté,
Et le trône des rois si j'en ai la puissance ?

Mon empire n'est pas ce vain éclat d'un jour
Que votre turpitude à grands fracas réclame.
Il est au fond des cœurs ; il est au fond des âmes ;
Et son pouvoir magique est celui de l'amour.

Vous n'étoufferez pas ma puissante pensée.
Régner sur les esprits est mon splendide espoir.
Ma force et mon ardeur, jusqu'à mon dernier soir,
Jailliront de mon cœur sans regret dépensées.

SUR LA MONTAGNE

Sous l'abri des forêts planent tes songes. Vois,
Tandis que flotte au loin l'or vibrant des poussières,
Les arbres déchirer le manteau de lumière
Que le soleil fuyant traîne à travers les bois.

L'étoile du berger que la nuit accompagne,
Comme une goutte d'or jaillissant dans l'air bleu,
Regarde en souriant briller d'un dernier feu
Le casque des forêts sur le front des montagnes.

Au ciel rouge, le soir lentement survenu
Déroule la splendeur de ses métamorphoses.
L'homme, rêveur, s'accoude au puits béant des choses,
Et s'étonne, muet, au bord de l'inconnu.

Les plaines à tes pieds, songe au peu que nous sommes.
Contre ces monts, le bruit du monde s'est brisé.
L'ombre du soir descend dans ton cœur apaisé.
Que t'importe à présent l'injustice des hommes ?

LA ROSE

Sans mémoire des jours ardents à disparaître,
Sans désir, sans regret, sans doute, sans tourment,
Je vis, épanouie en mon enchantement,
Tout entière livrée à la volupté d'être.

Chastement, sous l'étreinte adorable du jour,
Mon cœur s'est dilaté sans espoir et sans rêve,
Et sentant affluer en moi ma propre sève,
J'ai savouré ma joie intime avec amour.

Nul n'a su le secret de ma chair parfumée.
Charmante, et sans les voir ouverte à tous les yeux,
J'ai fleuri sur ma tige à la chaleur des cieux,
Heureuse, indifférente à ceux qui m'ont aimée !

L'ÉPOPÉE TERRESTRE

LES ASTRES

Fragment.

Plus loin, plus loin encor ! A des hauteurs sans fin,
D'autres amas, tissus aux lumineux dessins,
Superposent leurs larges toiles.
Plus bas s'étend encor leur empire profond.
L'espace formidable aux abîmes sans fond
Enfouit ses mines d'étoiles.

Comme de grands vaisseaux, sur les flots onduleux,
Eteignent tour à tour et rallument leurs feux
Dont l'horreur des nuits s'illumine,
Comme une algue phosphorescente, au fond des mers,
Navigue, lustre blême, et fend le cristal vert
Où son éclat vivant chemine,

Dans le vide effrayant voguent, esquifs perdus,
Les univers lactés, mollement suspendus.
Et les nébuleuses sans nombre.
Leur blancheur, dans l'éther, nage. Et le firmament
Est la mer transparente où flottent vaguement
Toutes ces méduses de l'ombre.

*
* *

Anneaux tourbillonnants des univers en feu,
Brisez-vous et semez dans le large éther bleu
Vos fragments enflammés qui deviendront des mondes!
Lustres étincelants, multipliez vos rondes !
Niagaras de diamants, fleuves vermeils,
Faites pleuvoir aux cieux vos chutes de soleils !

Cependant que couvrant les solitudes bleues,
Vous flottez, séparés par des milliers de lieues,
Chaque astre, dans l'espace noir, comme un banni,
Se sentant seul au fond de l'abîme infini,
Flotte, poussière d'or en un désert perdue.
Partout une tristesse immense est répandue
Tant le silence est grand des gouffres éternels !
Sous les sombres plafonds glacés et solennels,
Dont la sérénité troublante nous effraie,
Des points de feu, brillant comme des yeux d'orfraie,
Semblent se regarder fixement dans la nuit.
L'horreur sacrée emplit le vide. Pas un bruit.

Rien que l'énormité tragique du mystère.
Comme l'âme ici-bas, l'étoile est solitaire,
Et brûle, morne flamme, en son ombre. Les cieux
Que la frayeur de l'homme a peuplés de ses dieux
S'assombrissent, sentant qu'ils sont vides. Les astres,
Ainsi que des vaisseaux voguent vers les désastres,
S'en vont vers l'infini de destins ignorés.

Flamboiement des soleils épars, vous périrez !
Vous vous éteindrez, voix qu'on peut à peine entendre,
Semblables au parfum mélancolique et tendre
D'un message d'amour qui n'est point parvenu.
Longs regards échangés à travers l'inconnu,
Signaux mystérieux de l'espace à l'espace,
Appels lointains de ce qui passe à ce qui passe,
Sans plainte, sans remords, sans murmure, sans bruit,
Vous vous fondrez dans l'ombre immense de la nuit !

*
* *

Les cieux le savent-ils qu'ils sont tout remplis d'ombre ?
Lorsque tant d'univers s'y perdent sans adieu,
L'espace se sait-il un vain gouffre où tout sombre ?
Astres qui charriez vos flux dans les nuits sombres,
Regrettez-vous le temps où vous étiez des dieux ?

Alors les larges nuits n'étaient pas éternelles.
Toutes les profondeurs s'illuminaient de jour.
Les hommes vers le ciel dirigeaient leurs prunelles,
Pour y voir, échappés de leurs prisons charnelles,
Tout un monde tissé de lumière et d'amour.

Le firmament s'ouvrait aux joyeuses chimères.
Le rire de son seuil balayait les ennuis.
L'homme immortel raillait les ombres éphémères,
Lui qui voit maintenant, dans sa détresse amère,
Sur ses jours fugitifs l'éternité des nuits !

Où vont ces feux peuplant l'ombre démesurée ?
L'homme n'y place plus ses destins immortels.
La science a noirci leur demeure azurée.
Nul ne fait plus monter à travers l'empyrée
La prière de l'âme et l'encens des autels.

Rien ne vient plus troubler leur vague léthargie.
Et mornes voyageurs des lieux inhabités,
En voyant devant eux leur carrière élargie,
Peut-être ont-ils aussi l'immense nostalgie
De l'avenir obscur et des cieux désertés !

L'EPOPÉE TERRESTRE

LA FLORE

Fragment

... Ainsi se dérobaient les jours après les jours.
Les simouns balayaient les déserts tour à tour ;
Les mers, tièdes encor, lavaient les rocs superbes ;
Les brises frissonnaient sur le sommet des herbes ;
Et l'espace écoutait, berçant son long ennui,
Dans la splendeur des jours ou dans l'horreur des nuits,
Troublant de sa rumeur l'universel mystère,
Haleter le labeur énorme de la Terre.

Des nuages couvraient le ciel ; mais par moments,
Le soleil s'y montrait ; le calme firmament,
Et la mer aplanie, et l'eau pacifiée
Riaient à l'atmosphère enfin purifiée.
Polissant la falaise aux luisantes parois,
La mer sur les écueils jetait des flots plus froids.
Le brouillard qui flottait vaguement sous les nues,
Echarpe grise errante autour des cimes nues,
Lentement condensé dans l'espace béant,
Tomba, camail de neige, au front des pics géants.
La neige s'effondrant en brusques avalanches
Au fond de chaque cirque enfla sa nappe blanche,
Se durcit en cristal ; et des reflets d'acier
Se jouèrent au flanc des bleuâtres glaciers.
Des cours d'eau se cherchant à travers les montagnes
S'unirent ; leur déluge inonda les campagnes.
L'onde dont la vallée attentive s'emplit
Vers la mer attirée alla, creusant son lit.
Les fleuves, resserrés dans les plis des collines,
Roulèrent la douceur de leurs eaux cristallines,
Et par tout l'univers étendant leurs réseaux
Bercèrent sur leurs bords la chanson des roseaux.
L'herbe grandit. La brise y creusa son sillage.
Du levant au couchant la masse des feuillages,
Comme une sombre mer ondula sous les vents.
Et la Terre, enfin prête, attendit les vivants.

LE PHILOSOPHE AU LIVRE OUVERT

La fenêtre cintrée avec sa croix de pierre
Laisse venir à lui la brumeuse lumière.
Il médite. Son livre est ouvert devant lui.
La vérité paisible au fond d'une âme a lui
Dans une salle ombreuse où l'escalier s'élance.
Et le recueillement écoute le silence.

Bruit de la foule, éclat du monde, — illusion !
Une vie enfermée en une vision
Est là, dans la tranquille éternité du rêve.
Sur ce seuil, les clameurs de la cité font trêve,
La rumeur du dehors expire.
Instant profond
Où tout ancien désir se dissipe et se fond
Comme l'or du couchant s'éteint dans la pénombre !
Douceur grave du jour qui s'absorbe dans l'ombre !

O Rembrandt ! Tu rêvais loin du monde insensé.
Tu sentais et voyais ce qu'un autre eût pensé,
Sans nourrir ton esprit de subtile science
Rien ne pouvait lasser ta forte patience
Obstinée à poursuivre un rêve de beauté.
Penseur profond ! Cerveau plein d'ombre et de clarté !
De nos biens passagers tu refaisais la somme :
Tu plongeais dans la nuit le vain désir de l'homme,
Et l'idéal vainqueur, front pensif et vermeil,
Religieusement s'inondait de soleil !

CHUTE DE LAMES

Au loin croule la lame haute.
Le même écho sinistre et sourd
Annonce aux rochers de la côte
La chute morne du flot lourd.

Chaque seconde le ramène.
Son fracas que rien n'a hâté
Tombe, comme la vie humain
Dans l'implacable éternité.

Sur le sable où mon pas s'enfonce
Par l'écume ardente rempli,
Son retour incessant m'annonce
Les mêmes jours d'ombre et d'oubli.

Ses coups réguliers font la somme
Du bonheur rêvé que je perds.
Ils disent : « N'attends rien des hommes ;
N'espère rien de l'univers.

Dissipe à jamais l'allégresse
Des espoirs dont tu t'es bercé.
Le présent reproduit sans cesse
L'âpre tristesse du passé. »

Ainsi parle la voix amère
De l'océan tumultueux,
Et lorsqu'une vague éphémère
Se fond en bouillons écumeux,

Dressant sa fumante crinière,
Une autre approche dont la voix
Et la lumineuse poussière
Se précipitent à la fois.

L'onde glisse et revient sans cesse.
Ces flots, l'un pour l'autre oubliés,
Ce sont les jours de ma jeunesse
Stérilement multipliés.

Vagues qu'une autre vague emporte,
Je vois avec leurs noirs reflux
S'enfuir les espérances mortes
Que rien ne ramènera plus.

Et j'écoute en ce flot qui tonne
Sans s'interrompre ni finir
Tomber le marteau monotone
De l'inexorable avenir.

NOCTURNE

La nuit assombrissait les arbres. Les allées
S'obscurcissaient au loin dans le parc endormi,
Et vous m'apparaissiez sous les calmes feuillées,
Par un rayon de lune argentée à demi.

Votre regard sur moi s'attardait davantage,
Mon âme qui croyait vos yeux indifférents
L'évitait, et mes yeux emplis de votre image
Se détournaient de vous dans l'ombre, tristement.

A cette heure divine où les parfums s'exhalent
Plus librement des fleurs pendant aux rosiers lourds,
Comme un bouton craindrait d'entr'ouvrir ses pétales
Nos deux âmes ont tu l'ardeur de leur amour

Ainsi, sans le savoir, nous étions l'un à l'autre.
Le calme de nos fronts cachait notre secret.
Ignorant mon amour, vous dérobiez le vôtre
Et mon désir naissant s'achevait en regret.

Et vous n'avez compris que vous étiez aimée,
Et je ne vis l'amour en votre âme enfoui,
Qu'en ce jour où, corolle obstinément fermée,
Votre cœur, malgré vous, s'ouvre et s'épanouit.

LA BLESSURE

Caprice d'un instant, joie et tourment d'un jour,
Ce que je fus pour toi, tu l'ignores toi-même :
C'est en vain que je souffre et c'est en vain que j'aime
Mais quand tu seras lasse et brisée à ton tour,

Quand tu ne pourras plus recommencer ta vie,
Quand, tes songes dorés te manquant tout à coup,
Tu sentiras grandir en toi le rêve fou
De refaire la route aveuglément suivie ;

Lorsque, te terrassant sous son effort vainqueur,
Le temps aura glacé l'orgueil dont tu t'enivres
Et qu'enfin l'impuissant désir de tout revivre
Te prendra, gémissante, et te mordra le cœur,

Peut-être que d'un doute invincible opprimée,
Ton âme dont je fus si follement épris
Se désespérera de n'avoir pas compris
Le seul être par qui, vraiment, tu fus aimée !

FOI

Abandonne à l'oubli ce que l'oubli réclame.
Chassant l'erreur qui t'a bercé,
Rejette le fardeau qui pesait sur ton âme
Et le mensonge du passé.

Si tu connus jamais l'injustice ou la haine,
Et si l'injurieux oubli,
Brisant ton noble effort, te chargea de sa chaîne,
Dans le silence enseveli,

Ce n'était là qu'un rêve, un vêtement d'une heure,
Bientôt pris et bientôt quitté.
Ta véritable vie en toi-même demeure
Sûre de son éternité.

Non, quoique ton esprit abusé l'ait pu croire,
— Jadis, un jour parmi les jours, —
Tu ne fus pas celui que méconnut la gloire,
Ni celui que meurtrit l'amour ;

Mais le poète altier, roi des strophes ailées,
Qui de son geste souverain
Fait comme les clochers aux puissantes volées
Retentir les rythmes d'airain ;

Celui qui fit éclore et jaillir, hors des ombres,
Les astres aux bouquets vermeils,
Et passer à travers les immensités sombres
L'âpre rafale des soleils ;

L'évocateur puissant des races disparues,
Le chantre d'un monde détruit,
Qui vit surgir la Terre, à sa voix accourue
Du fond de l'éternelle nuit !

Ton chant fut étouffé sur tes lèvres de flamme ;
Prêtre solitaire interdit,
Tu cherchas vainement à l'écho de ton âme
Un autre cœur qui répondit.

Mais dans ce monde obscur, fier de sa félonie,
Où la vertu marche à tâtons,
Tu prendras le flambeau sublime du génie
Des mains de Gœthe et de Platon.

Et debout sur la foule indifférente et lâche,
Tu lui crieras jusqu'au tombeau :
« Le vent peut bien rugir et souffler sans relâche :
Il n'éteindra pas ce flambeau ! »

Suprême honneur de ceux qui, penchés sur l'abîme,
Eclairent les sombres chemins,
La torche que tu tins si longtemps sur les cimes,
D'autres la prendront de tes mains.

Et tu seras celui que n'atteint pas l'envie
Et que nul ne peut plus ternir,
Sur qui se penchera, studieuse et ravie,
La jeunesse de l'avenir.

Les hommes sentiront passer dans leur poitrine
La sève qui gonfla ton cœur,
Et l'enthousiasme altier et la gloire divine
Etoileront ton front vainqueur.

Dans l'esprit attentif de l'ardente jeunesse,
Ton verbe ailé fera le jour.
Les vieillards te liront tout bas avec ivresse
Et les vierges avec amour.

Alors retentira le bruit de ta victoire
Emporté par l'essor des vents,
Et l'ivresse, l'amour, l'enthousiasme et la gloire
Qui t'avaient déserté vivant,

Te reviendront, à l'heure où tes lèvres glacées,
Taisant leurs chants intérieurs,
N'auront plus le regret des voluptés passées,
Ni le désir de jours meilleurs.

EUGÈNE LANGEVIN

Né le 17 mars 1878, à Saint-Lô (Manche).

Ouvrages : *Lancret* (étude biographique et critique) dans *French Art from Watteau to Prudhon*, tome Ier (Dickinson, London 1905).

Pater (id. et ibid. tome II).

J. M. de Hérédia (édition du *Correspondant*, 1907).

Auguste Barbier, dans la *Revue Néo-Romantique* mars, avril, mai, juin 1907).

Collaboration : au *Correspondant*, à la *France de Demain*, à la *Revue Néo-Romantique* et à diverses revues.

Bibliographie : *The Athenaeum*, 1905. — Gaston Deschamps, *Le Temps*, janvier 1907. — Gustave Lanson, *Revue Universitaire*, mars 1907. — Jean de Gourmont, *Mercure de France*, 1er mars 1907. — André Joussain, *Revue Néo-Romantique*, mai 1907.

J. M. DE HEREDIA ET LECONTE DE LISLE

... Toutefois ce n'est pas pour la matière poétique plus ou moins ouvragée, si abondamment qu'il la lui ait prise, que de Heredia doit le plus à Leconte de Lisle. « Mon titre le plus sûr à quelque gloire sera d'avoir été votre élève bien aimé », lui dit-il dans l'avant-propos de son livre. Il eût pu préciser ainsi : « Je devrai ma renommée à l'heureuse fortune qui m'a fait votre élève, parce que c'est à elle que je dois ce que j'ai de talents. » Tout son art, en effet, il le tient de Victor Hugo, mais par Leconte de Lisle. Celui-ci, avec une perspicacité surprenante, a démêlé tous les procédés louables dont a usé dans le tableau ou l'épopée celui-là ; il les a pratiqués avec une extrême habileté et enseignés. Tout ce qu'il y a de bon dans la technique de Victor Hugo épique et descriptive se retrouve dans Leconte de Lisle ; tout le métier si riche de Leconte de Lisle est dans Victor Hugo. De Heredia est un Leconte de Lisle artiste plus raffiné encore ; c'est un fils qui est entré dans les travaux du père et qui a mieux compris et réalisé leur commun idéal. Achever ce qui, dans les poètes antérieurs, semblait le plus achevé ; « surpasser » ses prédéces-

seurs là où ils paraissaient s'être surpassés eux-mêmes, telle est la devise qu'arbore de Heredia imitateur, et il n'est guère que cela. Mais son ambition secrète était de surpasser plus particulièrement Leconte de Lisle. Malgré les très chaudes protestations de respect et d'admiration dont l'entourait son disciple, quel visage Leconte de Lisle devait-il montrer lorsqu'il lisait ou entendait lire ces sonnets des *Trophées* dans lesquels il voyait repris, élagué des détails seulement à demi-vifs, rendu dix et vingt fois plus éclatant et plus dramatique, tel thème qu'il avait cueilli, créé peut-être, et si diligemment ouvré ? Une grimace dut faire tomber son fameux monocle le jour où il vit les tierces rimes Romanceros. C'était *La tête du Comte*, *La Ximena* de ses *Poèmes Barbares !* Il y avait cependant mis toute sa science et tout son effort pour donner une leçon de sobriété et de goût à l'auteur de la *Légende des Siècles*, qui avait un peu, dans *le Cid exilé*, dans *Bivar*, gâché la riche matière épique prise aux légendes espagnoles. Et ce de Heredia, déplaçant quelques vers, reproduisant avec plus d'audace et une maîtrise plus impeccable les crudités des romances du Cid, les ramenant tout entières à trois courts épisodes typiques, lui montrant du doigt ses maladresses et ses insuffisances comme lui avait fait à Hugo ! C'est pour faire passer de pareilles colères que de Heredia lui dédiant *Les Trophées* l'a proclamé son maître et a déclaré publiquement sa juste gratitude envers lui. Il n'est pas jusqu'à sa langue, riche et sobre, sûre, ferme, jusqu'au vocabulaire d'une

propriété souveraine qu'il ne tienne de Leconte de Lisle : il n'a fait qu'y mettre un peu plus d'élégance et de brièveté. On a raillé le « Zeus », le « Kraiter », les « bobres madécasses » des *Poèmes barbares* : on peut tourner en ridicule « la sonore biva » des Trophées ; on ne peut pas ne pas rendre hommage à la beauté de leur français pur, choisi, solide, noble, non disparate et « sans race », si je puis ainsi parler, comme celui des romantiques, Vigny et Musset exceptés.

AUGUSTE BARBIER

... Il est en province lorsqu'éclate la Révolution de Juillet 1830, et c'est seulement le 1er août qu'il revoit Paris.

Paris si magnifique avec ses funérailles,
Ses débris d'hommes, ses tombeaux,
Ses chemins dépavés et ses pans de murailles
Troués comme de vieux drapeaux.

Aux récits des journaux, à la légende orale vite faite, il a frémi d'un enthousiasme civique et libertaire ingénu mais magnifiquement noble. Puis, devant les bourgeois démagogues qui tout de suite se sont empressés à courtiser le peuple victorieux avec la même bassesse que d'autres avaient fait le roi, son cœur honnête a un sursaut extraordinaire :

une terrible et subite indignation étreint cette âme tout à l'heure si dilatée et en fait jaillir un flot de paroles tellement brûlantes et brillantes qu'il en est lui-même stupéfait. Il écrit d'une seule course de plume, sans rature, La *Curée*, et la porte à la *Revue de Paris*. Depuis qu'Agrippa d'Aubigné, l'admirable vieux reitre huguenot, l'a tendue de sa main gantée de fer, jamais la langue française n'a été bandée avec cette énergie. Louis Véron publia la pièce ; non sans des réserves. « Nous sommes loin, dit-il, dans un style..., d'approuver le poète dans le fond et dans la forme de ses idées. Nous croyons que, même dans le but véritable de l'art, la satire et l'indignation ne suffisent pas pour légitimer un choix d'images et une crudité d'expression qui touchent quelquefois au cynisme. » Dans le même numéro il a soin de conclure l'article de tête sur les Trois Glorieuses par l'éloge du « chantre inspiré des douleurs de la patrie », le jeune auteur des *Messéniennes*. Et il donne plus loin de Casimir Delavigne une élucubration très casimir delavignarde, sans doute pour montrer que si elle a bien voulu imprimer *La Curée*, la maison n'en reste pas moins fidèle à la belle poésie.

Debout, mânes sacrés de mes concitoyens !
Venez, inspirez-les, ces vers où je vous chante.
. . . . . .
Quel est-il ce guerrier suspendu dans les airs?

Les lecteurs trouvent le dithyrambe de Casimir admirable, bien entendu ; mais ayant lu les pre-

mières lignes du poème d'Auguste Barbier, ils n'ont pu ne pas aller jusqu'au bout. Ç'a été un éblouissement. Le lendemain Auguste Barbier est célèbre.

Dans les mois qui suivent il recommence avec un égal bonheur les mêmes audaces, empoigné par les mêmes vertueuses colères ; coup sur coup paraissent *Le lion*, *Quatre-vingt-treize*, *L'Emeute*, *La Popularité*, *l'Idole* (août 1830, mai 1831). Plusieurs accès de divine frénésie viennent encore qui donnent lieu à plusieurs poèmes non moins ardents et splendides. Les éditions réunissant ces divers morceaux sont enlevées. Auguste Barbier accablé d'une gloire plus soudaine que jamais on n'en vit et fatigué de cette production qui a jeté tout le monde et lui-même dans l'émerveillement, part pour l'Italie avec Brizeux.

Ce voyage fut pour lui l'occasion d'une nouvelle douleur guère moins vive et féconde. A la vue de la stérilité de ce pays jadis si fertile en artistes de génie et en grands hommes, il ne put retenir un cri : et ce fut *Il Pianto* (le gémissement) qu'il fit imprimer en 1832 et qui, sans atteindre la vogue des *Iambes*, eut un beau succès. — Rentré à Paris, Barbier s'occupa à lécher des satires et des idylles, mais toutes malingres ou avortées ; puis, ayant pris le goût des voyages, et peut-être aussi sentant, au moins d'une manière sourde, que l'excitation morale et physique lui était nécessaire pour que se réagitât en lui la sève des beaux vers visiblement figée, il partit en 1833 se heurter aux gens et aux choses de Grande-Bretagne. Cela lui réussit. *La-*

zare, groupe de poèmes qu'il en rapporta et où il raconte ses impressions sur le mode lyrique, est une fort belle chose.

Après il recommença d'écrire sans verve. Il publia en 1837 des satires nouvelles. En 1838 il composa avec Léon de Wailly le livret d'un opéra, *Benvenuto Cellini*, qui ne survit que par la musique de Berlioz. De 1841 à 1843 il fit paraître *Chants civils et religieux*, *Rimes héroïques*. Il redevenait de plus en plus ce qu'il avait été avant le coup de soleil de juillet 1830 : un de ces lettrés séniles avant l'âge besognant à des exercices de vieil académicien, et qu'on appelait jadis des hommes de goût sans prendre assez garde qu'ils s'ôtent, par leur manie d'écrire, le droit d'être ainsi nommés que leur mérite leur amour des grands auteurs. Le génie de M. Viennet s'était abattu sur lui et l'enlaçait chaque jour davantage : le chapeau haut de forme et la redingote de M. Legouvé s'esquissaient sur cette tête et autour de cette stature où l'on avait vu planer et flotter une Euménide. En 1848, au lieu de faire écho à la fusillade par des *Iambes* comme en 1830, il donnait une traduction en vers très ennuyeuse du *Jules César* de Shakespeare. L'on s'amusait de sa chute dans le bonasse, et, si j'ose dire, dans le mollasse. On doutait plaisamment de l'état-civil de *La Curée*. Celui-ci disait qu'en l'écrivant Barbier n'avait pas su ce qu'il faisait. Un autre l'attribuait à Brizeux. Il a assassiné un voyageur, disait Mme de Girardin, et il lui a volé sa valise. C'est dans cette valise qu'il a trouvé *les Iambes*. — Mais ce fut bien pis lorsqu'en

1831 parurent, sous le voile de l'anonymat comme on disait alors, les *Rimes légères* dont bientôt on sut l'auteur. Cette fois sur le front d'Archiloque c'était le bonnet de coton du « chantre de Lisette ». Puis il ne fut même plus intéressant dans le grotesque. Il voyagea. Il mit chez le libraire quelques nouvelles satires (*Satires et Chants*, 1853, *Satires*, 1865), quelques nouvelles chansons et radotages en vers imités des anciens et des modernes (*Silves*, poésies diverses, 1864). Mais en vain substitua-t-il sur la couverture le titre glorieux de « l'auteur des *Iambes* » à son nom, nul bruit n'eut lieu alentour. — Il était complètement oublié, lorsque vers la fin de 1869, pour faire pièce à leurs collègues gouvernementaux, les Académiciens de l'opposition s'avisèrent de l'introniser parmi eux. Souvent l'Académie procure deux résurrections aux Immortels : une lorsqu'elle rappelle au public leur existence en annonçant qu'ils viennent de mourir ; une seconde fois lorsque leurs successeurs, après quelques mois durant lesquels on a eu le temps d'oublier ceux qu'ils remplacent et parfois eux-mêmes, viennent sous la coupole prononcer leur discours. Elle ressuscita Barbier quatre fois : d'abord quand il fut question de solliciter sa candidature (car on lui fit des avances) ; puis le jour où il vint prendre séance ; en troisième lieu lors de sa mort physique ; et enfin lorsque Mgr Perraud, évêque d'Autun, élu à sa place, fit avec une éloquence qui ne lui était pas coutumière, presqu'avec du style, son éloge. Lorsque la compagnie apprit de deux ou trois de ses membres qu'Auguste Bar-

bier était encore de ce monde, elle crut qu'ils voulaient rire. Montalembert, que les choses de la littérature intéressaient pourtant beaucoup pour un académicien, soutint qu'il était bien mort. Il fallut se rendre à l'évidence : il vivait ou au moins son enveloppe. Il fut élu contre Théophile Gautier. La séance où il fut reçu eut un grand succès : on était accouru pour voir ce revenant et on attendait de lui un violent discours contre l'empereur ; il fut très médiocre, sauf lorsqu'à propos des profondes comédies psychologiques de son illustre prédécesseur M. Empis il montra le cœur humain « bondissant dans la cage de l'hyménée ». M. Sylvestre de Sacy qui lui répondit émit une nouvelle et spirituelle hypothèse sur son étrange cas : celle de deux âmes jumelles dans un seul corps, l'une qui avait écrit les *Iambes*, l'autre les *Silves*.

ANTOINE AVINEN

Antoine Avinen est né à Lyon le 5 août 1882. Il est licencié ès-lettres.

Bien que fort éloigné d'être insensible à la beauté antique, comme le prouve le mémoire qu'il a écrit en 1904 sur le *Réalisme des types étrangers dans l'art grec hellénistique* (1), A. Avinen a tourné de préférence ses regards vers le Moyen Age dont les grandioses légendes et la mysticité l'ont irrésistiblement séduit. La plupart de ses poèmes ont trait à cette époque.

Dans un roman intitulé *Jacques du Breuil* qui doit paraître prochainement, il a tenté de faire revivre ce monde féodal que les érudits de la dernière génération ont éclairé d'une lumière nouvelle et où s'allient si étrangement la rudesse des mœurs et l'infinie délicatesse du sentiment.

Depuis plusieurs années il a collaboré à différentes revues : *L'Université de Paris*, *La Revue Idéaliste*, *La Revue de Lyon et du Sud-Est*, *La Revue des Poètes*, *Les Poèmes*, *L'Idée*, *La Revue Néo-Romantique*, *Le Journal des Lettrés*, *Tout-Lyon*, *La Veillée d'Auvergne*, *La Renaissance Romantique*, *Le Spectateur politique et littéraire*.

(1) Cf. Positions des mémoires présentés à la faculté des lettres de Paris pour l'obtention du diplôme d'études supérieures, Paris, 1904.

ALÉSIA

« Comme on voit parfois le soleil briller au déclin d'un jour pluvieux, ainsi la destinée voulut donner encore un grand honneur à cette nation qui disparaissait. »

TH. MOMMSEN.

Le ciel s'embrasait, rouge, et rouge était la terre.

Le Vercingétorix, sur son cheval de guerre,
Sortit seul de la ville et, pensif, longuement,
Il contempla le monstrueux hérissement
D'aiguilles et de tours, de fers au reflet fauve
Dont l'avait entouré le Consul maigre et chauve.

Trois jours, contre le mur compact aux taluts droits,
Avait battu la mer hurlante des Gaulois.
Sans relâche, effondrant les granits de leur masse,
Comblant les deux fossés, couvrant l'âpre terrasse
Sous l'amoncellement des grands corps blancs et blonds,
Avec le bruit des flots que roule l'aquilon,
Elles montaient toujours, les grandes vagues d'hommes,
Elles montaient, montaient... La Fortune de Rome
Allait être engloutie, et César se pencha...
Mais sur le mur croulé des pierres se dressa
Le mur inébranlé des poitrines romaines.
La Gaule s'y jeta dans un grand cri de haine,
S'acharna, furieuse, au suprême combat,

Et mordit, recula, revint et retomba
Brisée.
Ambiens roux, Morins des cieux humides,
Carnutes des forêts où vont les blancs Druides,
Turons, Parisiens, Bellovaques, Sénons,
Helvètes des glaciers, Arvernes des noirs monts,
Osismiens des bords de l'Océan farouche,
Bituriges, Santons crispant leurs âpres bouches,
Hagards, la face au ciel, baignés de sang vermeil,
Tous dormaient maintenant l'héroïque sommeil...
Et les grands loups hurlaient le long de la rivière,
Et les aigles plongeaient leurs becs dans les paupières !...

Morts ! tous morts ! Mort aussi le rêve étincelant,
Les mêmes étendards flottant sur tous les clans,
Une seule Patrie au-dessus des cent villes,
Les Romains balayés comme une poudre vile,
Et de la mer dorée aux brumeux Océans,
Le monde parcouru de galops triomphants !
. . . . . .
Mais lui, le Roi, survivrait-il au rêve mort ?
Un instant, sur sa large épée au pommeau d'or
Le Vercingétorix crispa sa main sauvage.
Certe, il pouvait encor se tailler un passage
Au travers des Romains rompus et dispersés,
Il pouvait, par delà le mur escaladé,
S'élancer à nouveau, libre, dans la rafale !
Il pouvait regagner la montagne natale.
Revoir les dômes noirs, les lacs dormants et bleus,
Et s'enfoncer sous les sapins vertigineux !...

Mais quoi ? le Chef en qui la Gaule frémissante
Avait senti son cœur battre aux jours d'épouvante,
Fuyant le clair soleil, traqué comme un bandit,
Serait-il désormais un louche oiseau de nuit ?

Déchiré, terrassé sous la Louve romaine,
Le sanglier gaulois râlait dans cette plaine.
Farouche, jusqu'au bout il avait combattu ;
Mais Rome était plus forte, et ses dieux invaincus
Avaient précipité les dieux celtes des cimes
A qui l'Arverne avait offert tant de victimes :
Bélénus, Teutatès, Esus s'étaient enfui
Ou donnés aux Romains : tout était bien fini.
L'homme qui fit pâlir César à Gergovie
Ternirait-il sa gloire à prolonger sa vie,
De retraite en retraite errant, tremblant de peur ?

Ou, tombé d'un seul coup, mourrait-il dans sa fleur ?

Il regarda le ciel gaulois, les bois, les plaines,
Et, grave, il descendit vers les lignes romaines.

REGRET

O pourquoi suis-je né dans le siècle du doute,
Ame vide, cœur sec, et toujours emporté
Par le torrent banal de l'incrédulité,
Malgré mes efforts vains, hors de la bonne route ?

Oui, que ne fus-je moine en un cloître roman,
Copiant sur vélin les Saintes Ecritures,
Et du nimbe doré des anciennes peintures
Couronnant Notre-Dame et son Jésus dormant !...

Assailli des démons, mais vainqueur par Marie
Très douce, à qui montait ma prière fleurie ;
Aumônier, baisant la bouche des lépreux...

Puis, un jour, m'égarant en la forêt du Rêve
Où passent des blancheurs d'Anges porteurs de glaives,
J'aurais ouï cent ans le chant de l'Oiseau Bleu...

KAROLUS MAGNUS

Quand il sut que les Francs, le jour de Pentecôte,
Accouraient sous le Chef au regard foudroyant,
Didier, roi des Lombards, avec ses nécromants,
Monta sur une tour très antique et si haute
Que le sommet heurtait presque le firmament.

Près du Roi se dressait un Comte d'Allemagne,
Oger de Danemark, le rude chevalier
D'un orgueil si farouche et si dur à plier
Qu'il avait défié son seigneur Charlemagne
Et contre l'Empereur poussé son destrier.

Alors Didier, le front obscurci par une ombre,
Vit scintiller la plaine en un hérissement
Formidable d'engins aux longs bras menaçants,
Tours roulantes, béliers, balistes, en tel nombre
Qu'Alexandre et César n'en eurent jamais tant.

Et Didier s'écria : « Voici Charles sans doute
Avec tous ses vassaux ? » — « Pas encor ! » dit Oger.
Suivait un corps sans fin de milice et d'archers.
« C'est bien lui, cette fois, l'homme que tous redoutent ! »
— « Pas encor ! » — A ces mots, le Roi découragé

Laissa tomber son front, mais soudain devint pâle,
Car au Sud, au Couchant, au clair Septentrion,
Des cavaliers, haussant au ciel leurs gonfanons
D'or et d'argent bruni que tordait la rafale,
Enfermèrent d'un cercle immense l'horizon.

« C'est Charle enfin ! Jésus ! Quelle chevalerie ! »
— « Pas encor : regardez ! » — Vêtus de lourds orfrois
Venaient dix mille abbés et chapelains du Roi,
A l'épaule portant les châsses d'or fleuries
Qui donnent la victoire aux combattants du droit.

Alors, ne pouvant plus affronter la lumière,
Le roi Didier cria : « Comte, que tardons-nous ?
Traînons-nous au devant des Francs sur nos genoux,
Ou cachons-nous dans les entrailles de la terre,
Loin de Charle et de ses inévitables coups ! »

« Ce n'est pas encore lui », dit Oger. « Quand la plaine
Des blés s'agitera d'horreur, quand le Tessin
Inondera vos murs d'un flot noirci d'airain,
Qu'au niveau des gazons se courberont les chênes,
Vous pourrez croire alors que Charle n'est pas loin ! »

Comme il parlait, les monts prochains se couronnèrent
D'une sombre nuée où s'engloutit le jour.
Un silence pesant tomba tout alentour...
Puis, brusquement, des boucliers étincelèrent,
Et leur reflet sinistre illumina la tour.

Et dans le sombre soir se dressèrent, énormes,
Au sommet du vieux mont, douze noirs chevaliers.
Immobiles, hautains, sur leur lance appuyés,
Profilant vaguement leurs monstrueuses formes,
Ils attendaient, debout sur les grands étriers.

Et voici que soudain s'inclinèrent les lances
Et l'Empereur parut : effrayant, couronné,
Vêtu de fer, l'œil fixe, en un rêve plongé.
Le souffle des hauteurs tordait sa barbe blanche.
De son glaive sortait une blème clarté.

Mais les grands chevaliers, de leurs lances brandies,
Lui montrèrent la ville et les remparts couverts
D'innombrables païens dévoués à l'Enfer.
Et lui, levant alors sa paupière alourdie,
Darda sur la Cité sa prunelle de fer.

Et sous le dur regard les remparts frissonnèrent,
Et la tour s'ébranla jusqu'en ses fondements,
Et le Roi des Lombards, parmi ses nécromants,
Foudroyé, s'abattit la face sur la pierre...
Seul, Oger le Danois riait farouchement...

BELLE AUDE

L'Empereur Charle est revenu, le front baissé,
De la terre d'Espagne où Roland est resté,
Sous un pin étendu, l'olifant en sa bouche,
Poursuivant les païens de son regard farouche.
A peine Charle a-t-il délacé le haubert
Qu'il voit venir à lui la belle Aude au front clair :
« Qu'as-tu fait de Roland, Empereur Charlemagne,
De Roland qui jura de m'avoir pour compagne ? »
Le cœur du Roi cesse de battre dans son sein,
Il ne peut retenir ses pleurs..., il dit enfin :
« Ecoute. Il ne vit plus, celui dont tu me parles,
Mais, aussi vrai que tous les Francs me nomment Charle,

Je te donne en échange, et ne puis faire mieux,
Mon fils Louis qui doit conduire un jour mes preux... »
Aude répond :
« J'entends une parole étrange.
Ne plaise au Roi du Ciel, à ses Saints, à ses Anges,
Que, Roland mort, je lui survive ! Adieu, Seigneur ! »
La gente demoiselle a perdu sa couleur,
Elle chancelle... en vain la soutiennent ses femmes.
Aux pieds de l'Empereur elle tombe et rend l'âme.

Aude au visage clair à sa fin est allée.
Le Roi Charle la croit pour un instant pâmée.
Il lui prend les deux mains et la relève, mais
Aude la Belle a clos ses grands yeux à jamais.

UNE LARME

Un soir, l'ermite Odon, sous les hauts pins noircis,
Suppliait le Sauveur Jésus avec des larmes
De toucher de sa grâce un pécheur endurci.

Soudain, il tressaillit au froissement des armes,
Et, relevant la tête, il vit un chevalier
Au profil dur et qui riait de son alarme...

Il se taisait, sinistre, et sur son bouclier
Satanas vomissait les flammes vengeresses.
Son armure était sombre et noir son destrier.

« Moine ! dit-il enfin, ce soir rien ne me presse :
Personne à détrousser, ni manant ni seigneur.
Or, je m'ennuie : il faut qu'à toi je me confesse ! »

L'ermite répondit au mécréant moqueur :
« Il faut d'abord, mon fils, que ta hauteur s'abaisse
Et que le repentir amollisse ton cœur ! »

Bah ! reprit l'inconnu, par l'Enfer ou la Messe
Tu vas me renvoyer absous de tout péché,
Ou je t'occis... et je tiens toujours mes promesses !

Ecoute. A dix-huit ans, ayant, pour m'amuser,
Pris d'assaut un moutier, mis à mal quelques nonnes,
Et rôti la très noble abbesse en un brasier,

Le vieux sire, mon père, en train de chanter nones,
L'apprit et s'emporta, me traita de maudit,
D'indigne de porter jamais casque ou couronne,

Et me frappa la joue. Or, moi, je lui fendis
La tête jusqu'aux dents d'un coup quelque peu rude,
Et son âme s'en fut aux fleurs du Paradis !

Depuis lors, j'ai vécu, libre en la solitude,
Ne faisant qu'à ma guise et ne tremblant jamais
Aux anathèmes des clercs moisis aux études.

Je ris de leurs sermons ! D'aventure, en forêt,
Si Cupido conduit quelque enfant blonde ou brune,
J'en use à mon plaisir sous le feuillage frais.

Je m'embusque au détour des routes, à la brune.
Lorsque j'entends tinter le grelot argentin
Des mulets chargés d'or ou de drap de Béthunes,

Je pousse mon cheval en travers du chemin,
Et des rustres marchands les surprises sont telles
Que, tremblant d'ordinaire à mon aspect hautain,

Ils m'abandonnent tout ! Mais d'autres, plus rebelles,
Font mine de lever sur moi leurs lourds épieux :
Alors mon glaive nu, sous la lune, étincelle,

Fend les crânes têtus, tranche les bras nerveux,
Et les écus sanglants vont en mon escarcelle !
Tu connais maintenant ma vie, homme de Dieu.

Sache encor que je fus jadis à Compostelle,
Que j'y conclus un pacte noir avec Satan,
Et, ce vendredi saint, j'ai mangé deux agnelles ! »

Le chevalier se tut, dans un ricanement
Féroce, puis reprit : « Trêve à tes homélies !
Entends-tu, sire moine ? Absous-moi promptement. »

Mais Odon s'écria : « Frère, je t'en supplie !
Implore Dieu, prends le bourdon du pèlerin,
Marche pieds nus le long des grands chemins, mendie,

Dépose glaive et lance, et, le cilice aux reins,
Franchis les monts, les bois, les âpres solitudes,
Et va prier le Christ sur son tombeau divin ! »

« Non ! dit l'autre, riant, car j'ai pris l'habitude
De n'aller qu'à cheval... le sépulcre est bien loin !
Propose-moi quelque pénitence moins rude. »

Désespérant de toucher cette âme d'airain,
Odon leva les mains vers la voûte étoilée,
Et son œil s'alluma d'une flamme soudain.

« Tes fautes à jamais te seront pardonnées,
O mon frère, si tu remplis ce barillet
Au ruisseau que tu vois courir dans la vallée ! »

Le bandit, étonné, vaguement inquiet,
Regarda fixement l'ermite : « A l'aventure !
Dit-il enfin, j'aurai donc vite satisfait ! »

Et, sans même sauter à bas de sa monture,
Du bout de son épée enlevant le tonneau,
Il courut le plonger au fil de l'onde pure ;

Mais le baril ne prit pas une goutte d'eau.
Sacrant, jurant, le chevalier mit pied à terre,
Enfonça le baril jusqu'au fond du ruisseau...

Rien n'y fit. Grimaçant d'angoisse et de colère,
Il le tourna, le retourna dans tous les sens...
Puis s'écria : « Tu ris de moi, vieux solitaire !

Tu m'as enveloppé d'un noir enchantement :
Mais je triompherai du maléfique charme ! »
Et, ressautant en selle, et, le blasphème aux dents,

Farouche, il s'enfonça sous les pins et les charmes...

*
* *

Les jours, les mois, les ans comme un songe passèrent...
Or, une nuit, Odon, le cœur gros d'un souci,
Songeait au forcené qui courait par la terre,

Quand il vit tout à coup se dresser devant lui
Le sombre chevalier sur son cheval fantôme
Dont les yeux flamboyaient sous le ciel endormi.

« Je te retrouve enfin ! Reconnais-tu mon heaume ?
Hurla le possédé : « Je te retrouve, Odon !
Sais-tu que j'ai dix ans couru tous les royaumes

Du monde, que j'ai vu les ténébreux Lapons,
Les Tartares aux yeux bridés, et, sous leurs plumes,
Les nègres cuirassés d'écailles, les Griffons,

Et qu'aux fleuves ardents où l'eau bouillonne et fume,
Aux sources, aux marais, aux lacs bleus et dormants,
Aux océans bordés d'une sanglante écume,

Je l'ai plongé partout... et partout vainement !
Mais la vengeance est là que j'ai tant désirée
Et tu vas me payer ta ruse, nécromant ! »

Et, tirant du fourreau sa large et lourde épée,
Il se précipita sur l'ermite... Mais lui,
N'entendant même pas la menace insensée,

Prosterné contre terre, implorait pour celui
Que n'avait pu toucher le miracle sans trêve,
Et les larmes coulaient de ses yeux obscurcis...

Et voici que la main qui brandissait le glaive
S'arrêta... Dans ce cœur sombre où rien n'avait lui
Une clarté parut éclore. Dans un rêve

Le chevalier revit tout son passé de nuit :
Les marchands égorgés, la promesse au Vampire,
L'abbesse torturée aux rires des bandits ;

Dans une salle basse où le jour blême expire,
Un grand vieillard gisant en manteau de velours,
Le père qu'il avait tué dans son délire !

Il revit tout cela ! Quelque chose de lourd
Sur le sein l'étouffait comme une énorme pierre...
Certes, il aurait voulu revivre aux anciens jours

Où ce même vieillard, à l'œil doux et sévère,
L'accolait, lui chaussait les éperons d'or fin,
L'enseignait à pointer la lance meurtrière,

Où, jeune damoisel, à l'office prochain,
Quand il avait commis quelque légère offense,
Il pleurait vers Jésus qui lui tendait ses mains...

Mais où trouverait-il maintenant allégeance
A ses crimes sans nombre, à ses hideux exploits ?
« Ah ! Dieu ! soupira-t-il, donnez-moi repentance !

Vous qui pour mes péchés mourûtes sur la croix,
Que votre grâce en moi recoule et m'illumine !
Que je puisse du moins pleurer comme autrefois ! »

Et, de son gantelet se frappant la poitrine,
Il cria par trois fois : « Mon Dieu ! *mea culpa !* »
Et dans son cœur entrait l'humilité divine.

C'est pourquoi le Sauveur attendri l'écouta
Et fit à ce pécheur très grande courtoisie :
Car voici qu'en ses yeux une larme brilla,

Qui, glissant lentement sur sa joue amaigrie,
Tomba jusqu'au baril qu'il portait à son bras,
Et, de ce pleur d'amour, de cette larme pie,

Le baril fut empli tant que l'eau déborda.

D'APRÈS L'IMITATION

Bienheureuse clarté de la cité de paix !
Jour éclatant que la nuit n'obscurcit jamais
Et que la Vérité souveraine illumine !
Oh ! que n'a-t-il brillé, ce jour, sur les ruines

Du temps et de tout ce qui passe avec le temps !
Il brille pour les Saints aux nimbes rayonnants ;
Mais nous, les voyageurs de cette sombre terre,
Nous ne voyons que sous un voile sa lumière.

Les habitants du ciel en goûtent la splendeur ;
Mais les fils d'Ève, encore exilés, dans les pleurs,
Gémissent sur l'ennui de la terrestre vie.
Or, les jours d'ici-bas sont courts, pleins de folie
Et d'angoisse. Car l'homme est souillé de péchés,
Troublé de passions, de craintes agité,
Curieux, inquiet, séduit par les chimères,
Environné d'erreurs et brisé de misères.

Oh ! quand viendra, Seigneur, la fin de tous ces maux ?
Quand serai-je affranchi de tant de durs travaux ?
Quand me souviendra-t-il de vous seule, ô Sagesse ?
Quand goûterai-je en vous une pleine allégresse ?
Quand vous posséderai-je, inaltérable paix,
Paix au dedans, paix au dehors, paix à jamais ?

Août 1907.

ÉPIPHANIE

D'après un primitif allemand.

Sous les deux poutres enfumées
L'âne et le bœuf tendent le cou.
La Vierge, assise et d'or nimbée,
Tient l'Enfant-Dieu sur ses genoux.

Deux Rois Mages, vêtus d'hermine.
Dont la barbe blanche s'épand
A flocons lourds sur la poitrine,
Lui présentent l'or et l'encens.

Le Roi Nègre, à face aplatie,
Sa toque d'or massif en main,
Suivi d'un lévrier d'Asie,
Offre de merveilleux écrins.

Saint Joseph, doux et débonnaire,
Admire leur grand apparat,
Et, du sein de la Vierge Mère,
Jésus leur tend ses petits bras.

Et, lance au poing, coiffés du heaume,
Leurs hommes d'armes, au dehors,
Regardent sur le toit de chaume
Etinceler l'Etoile d'or.

LE PILOTE ET LE VENT

Sur un cap nébuleux entrant aux mers du Nord,
Le long de la falaise où le vent hurle et mord,
Maître Beaucler marchait, le cœur plein de tristesse,
Et répétant : Mon Dieu ! si ta haute sagesse
A tout prévu, tout disposé pour l'avenir,
Si tu connais où notre effort doit aboutir,
Si nous ne faisons rien, Seigneur, que tu n'ordonnes,
Comment donc suis-je libre ? et pourquoi la couronne

Des Elus m'attend-elle aux fleurs du paradis
Ou dans l'Enfer le feu des réprouvés maudits,
Puisque, n'étant qu'un instrument, Dieu qui nous aime,
Je ne saurais répondre au jugement suprême
De mes actes mauvais ou bons ! »

Ainsi Beaucler
Se torturait l'esprit quand, sur la sombre mer,
Son regard s'abaissant, il vit une galère
Dont la brise marine enflait la voile claire.
Et le vaisseau marchait vent arrière.

Soudain,
Le pilote donnant un coup de barre afin
D'éviter un écueil, le vaisseau prit à gauche,
Longea le mur du port et la montagne proche,
Puis revint sur la droite et, virant tout à coup,
S'arrêta, frémissant, et tint le vent debout.

Et Beaucler murmurait : « Cette barque élancée
N'avance sur les mers calmes et courroucées
Qu'en vertu de la brise, et si le vent cessait
De souffler, aussitôt la nef demeurerait
Immobile. Le vent pousse donc la galère.
Mais le pilote, assis sur la poupe, à l'arrière,
Dirige le vaisseau selon sa volonté,
Peut obéir au vent, mais peut lui résister
Et cingler au Midi quand au Nord le vent pousse. »

Tel rêvait le savant.
Une voix forte et douce
Fit alors en son cœur ouïr ces mots de feu :
« Le pilote, c'est toi, Beaucler ! le vent, c'est Dieu !

SUIVANT RICHTER

Lorsque, après des milliers et des milliers d'années,
Tous les bruits se tairont sur la terre glacée,
Et que le soleil rouge épandra sa lueur,
Se peut-il que l'Esprit, que le Dieu Créateur,
Perçant de son regard les mornes étendues,
Se dise, en contemplant cette planète nue :
« Sur ce globe a passé la rumeur des humains.
Ils ont vécu héros, lâches, pervers ou saints ;
Et de leurs pleurs, de leurs efforts, de leurs pensées,
Tout s'est évanoui, car tout était fumée... »
Non ! les vieux hommes morts, se redressant soudain,
Diraient au Créateur : « Tu n'as pu, Saint des Saints,
Voyant le bien, le mal avec indifférence,
Nous créer pour l'épreuve et pour l'âpre souffrance !
Tu ne le devais pas ! Si le profond sanglot,
Si l'appel du martyr demeurent sans écho,
Si tu vois du même œil forfaits et sacrifices,
Alors, ô Tout-Puissant, tu n'es plus la justice !
Et qui nous donna droit de te parler ainsi,
Sinon toi-même, ô Dieu, qui mis en nous l'esprit
De justice et d'amour, toi qui, seul en nos âmes,
Allumas pour jamais une sereine flamme,
Eveillas ces élans, et fis naître en nos cœurs
De l'Espoir infini l'immarcessible fleur ?... »

L'AVEUGLE

Comme Jésus passait aux âpres solitudes,
Suivi des Douze et d'une grande multitude,
Un aveugle, accroupi sur le bord du chemin,
Qui vivait là, tendant aux chameliers la main,
Cria : « Jésus ! ayez pitié de ma misère ! »
Plusieurs, le reprenant, lui disaient de se taire.
Mais, sourd à leurs rumeurs, cet homme plein de foi
Criait : « Fils de David ! ayez pitié de moi ! »
Jésus lui demanda : « Que veux-tu que je fasse ? »
Et l'homme dit : « Seigneur, si j'ai rencontré grâce
Devant vous, que mes yeux s'ouvrent à la clarté ! »
« Va donc ! lui dit Jésus, car ta foi t'a sauvé ! »

Me trouverai-je aussi, Seigneur, sur votre route ?
Tombera-t-il enfin, l'épais bandeau du doute,
De mon front détaché par d'ineffables doigts ?
Ouvrirez-vous mes yeux aux clartés de la foi ?

Janvier 1907.

PATER

O vous, l'Être, qu'en bégayant nos bouches nomment
L'Unique, l'Eternel, le Simple, l'Absolu,
Sous bien des noms vous ont invoqué les vieux hommes !

Dans le fauve désert, Moïse, votre Elu,
Vous nomme Providence et sagesse Première,
David vous dit : Seigneur ! et ces noms vous sont dûs.

Paul vous dit Liberté, Baruch vous dit Lumière,
Esdras vous nomme Juste et Puissant Salomon.
Mais Jésus, enseignant aux hommes la prière,

Vous nomme Père, et c'est le plus beau de vos noms.

SOUVENIR

Du fond de mon passé sombre comme la nuit,
Pourquoi revenez-vous, vision blonde et douce?
Pourquoi vous levez-vous, fantôme évanoui?

Jamais l'onde des bois qui frémit sur la mousse
N'atteignit de vos yeux la fraîche pureté,
Et, lorsque votre voix résonnait cristalline,
On eût dit la péri chantant aux soirs d'été.
Oh! vous étiez la grâce et la candeur divine!
Un jour, je vous ai dit des mots sans lendemain...
Vous n'avez pas ôté de ma main votre main :
Vous m'avez répondu par un grave sourire,
Et, tandis que vibraient les invisible lyres,
Vous m'avez regardé d'un grand regard serein...
C'était un clair matin que je revois encore
Malgré les pleurs coulés, malgré les jours enfuis...
Oh! vous étiez l'azur et vous étiez l'aurore,
Chère âme! et je me suis détourné vers la nuit...

Décembre 1907.

ELLE MARCHAIT, RÊVEUSE

Elle marchait, rêveuse et souriant aux branches,
Au doux roucoulement des tourterelles blanches,
Aux fleurs de pourpre et d'or que le vent balançait ,
Et sa joue était rose, et son cœur bondissait,
Plein d'espoir éphémère et de clarté divine.
Un frais parfum montait du fond de la ravine,
Le ruisseau clair chantait, le ciel était doré;
Et des champs et des bois flottait l'hymne sacré.

Par le sentier fleuri, rêvant d'amour peut-être,
Elle allait, radieuse, et toute au bonheur d'être...
Mais ses pas écrasaient, sous les arbres moussus,
Sans que la douce enfant même s'en aperçut,
Mille insectes, fourmis, grillons et coccinelles,
Tandis que l'azur clair brillait en ses prunelles...

A DOSTOIEVSKY

Je te salue, ô toi qui, sur les villes blêmes,
Fis courir le grand vent de la pitié suprême,
Dressas Raskolnitkof aux yeux étincelants,
Et la prostituée et les pâles enfants
Que le vent de la nuit glace et que la faim ronge,
Cependant que d'un ciel livide, comme en songe,
Sur leurs têtes s'épand la neige par flots lourds,
Et que de maigres chiens hurlent aux carrefours...

RAYMOND CHRISTOFLOUR

Né en 1888 à Paris, Raymond Christoflour débute à seize ans dans un journal du Berry, *L'Echo de l'Indre*, où il publie son premier sonnet. — En 1906 le comité des *Lettres Nouvelles* couronne son sonnet : *Crépuscule*. En 1907 il publie un volume de vers : *L'Or des Automnes*, avec une préface de Gabriel Nigond (Edition de la Maison des Poètes, Paris).

Il a collaboré à la *Revue Néo-Romantique*, au *Journal des Lettrés*, au *Penseur*, à *l'Idée*, à *L'Hippogriffe*, à la *Revue des Poètes*, aux *Pages Modernes*, à la *Vie Moderne*, à *Pan*, au *Berrichon de Paris*, à la *Revue du Berry*, à la *Revue Mauve*, au *Jardin de la France*, à l'*Almanach de Paris et d'ailleurs* (Société d'Imprimerie et de Librairie) et à *Toutes les Lyres*, anthologie des poètes contemporains.

Quelques-uns de ses vers ont été dits à la salle des fêtes du *Journal*, au *Salon des Poètes* et sur la scène de différents Théâtres de Nature, tels que *Coursan*, *Blois*, et *Enghien*.

On peut consulter : *Le Salon des Poètes* (1re année), par Edouard Beaufils ; *Le Salon des Poètes* (2e année) par Gaston de Raimes (Société générale d'Editions) ; *L'Année Poétique* pour 1909 (Fischbacher éd.)

OARISTYS

Le couchant automnal, couleur de feuille morte,
Vient d'effleurer un peu votre visage ami ;
Tranquille, le jardin là-bas s'est endormi
Et le soir vient frôler le seuil de notre porte.

Demeurez là, songeuse, avec vos grands yeux doux ;
L'heure lente qui fuit à l'autre heure s'enlace ;
Vos regards sont si purs en mon âme si lasse,
Et mon cœur qui s'éplore est si bien près de vous.

Ne craignez rien ; nous parlerons de simples choses,
De la maison, des blés coupés et des fruits mûrs,
Et de l'oiseau béni qui niche au creux du mur,
Et du vieux banc tout gris et tout couvert de roses,

Et vous m'écouterez confiante, et les mots
Seront purs comme un bruit de source sur la mousse ;
Je ne vous dirai pas mes vœux, mes larmes douces,
Ni que mon cœur est las, ni que vos yeux sont beaux.

Ainsi que de légers nuages, oriflammes
Qui flottent à mi-côte en l'air calme tendus,
Nos cœurs d'enfants naïfs sont comme suspendus :
Laissons l'âme du soir se mêler à nos âmes.

L'ombre, dans un instant, va noyer les rameaux ;
Savourons notre émoi sans en chercher la cause ;
Les rideaux sont tirés et les vitres sont closes
Et la paix doucement baise nos fronts jumeaux.

L'horizon a les tons adoucis des estampes ;
Les vieillards ont repris leur rêve coutumier
Et les femmes, avec leur geste familier,
Ouvrent pieusement les yeux calmes des lampes.

Le silence descend, ineffable et charmant ;
Des jasmins au balcon nous offrent leurs corolles...
Nous parlerons tout bas, afin que nos paroles
N'aillent pas réveiller encore nos tourments.

Ne pensons pas. Laissons le soir et le silence
Envelopper nos cœurs ainsi que des manteaux.
Ne pensons pas. Oh ! j'ai peur de penser ! Brutaux,
Les regrets reviendront me percer de leur lance,

Et les désirs et les espoirs, et les rancœurs...
Suave, le dernier rayon du crépuscule,
S'éternise en vos yeux... J'écoute la pendule
Accompagner mon mélancolique bonheur,

Et je rêve ce soir, que vous êtes ma sœur.

L'ÉTANG

A Hector de Corlay.

Regardant le soleil, dont le baiser la mord,
L'onde, au coin du vieux parc, ivre de nonchalance,
Croupit, inerte et lourde. Au milieu du silence,
Les feuilles ont vêtu l'étang qui semble mort.

Pas un frisson, pas un murmure ; le vent dort.
A peine, pour bercer parfois sa somnolence,
Sur la mare en langueur tendrement il balance
Les calices nacrés des frêles boutons d'or.

Mais bientôt, sous la brise à présent réveillée,
L'onde comme le ciel, d'astres s'est émaillée;
Les roses ont fermé leurs lèvres de carmin,

Et le soir, émergeant sur la campagne brune,
Considère, pensif ainsi qu'un œil humain,
L'étang bleu, recueilli, qui rêve sous la lune.

MIDI

Le soleil pèse sur les champs, et l'eau des flaques
Berce son sommeil lourd entre les joncs séchés ;
Lasse des traits flambants par le ciel décochés,
La grenouille elle-même a gagné son cloaque.

Le paysage morne cuit, la terre craque ;
Pas un souffle n'émeut les feuillages penchés ;
On n'entend même plus, dans les herbes cachés,
Les doux grillons pleurer leurs chants élégiaques.

Il flotte aux horizons une blonde vapeur ;
Altéré, le jardin attend avec stupeur
Qu'en le ciel plus clément un nuage s'élève.

Cependant qu'à l'abri d'un saule nonchalant,
Je regarde planer, d'un regard indolent,
Des oiseaux paresseux et lents comme mes rêves.

NOCTURNE

A Daniel de Venancourt.

Prends garde : Voici l'heure où le ciel s'effarouche ;
Le soir sorcier paraît au détour des chemins ;
Ne l'as-tu pas senti soudain frôler tes mains
Et chuchoter avec une invisible bouche ?

Son doigt fourbe a brouillé les noms sur les poteaux,
Et déjà ton orgueil s'inquiète et s'effare,
Car tu vois, dans la lande où ta marche s'égare,
Les routes se brouiller comme des écheveaux.

Et tandis que le doute à ton esprit se rue,
Le soir perfide, ainsi qu'un océan, reflue ;
Le pays a sombré dans l'ombre et la stupeur ;

Seule, une croix immense, à l'horizon, éploie
Ses bras épouvantés de détresse et d'horreur,
Avec le geste fou d'un homme qui se noie.

POÈME

... Ainsi, j'aurai gardé mon cœur d'enfant sauvage,
Mon cœur fruste, pareil aux galets de la plage,
Que la mer a roulé dans ses vagues de fer
Et que la mer endort de son murmure amer.
La joie épanouie a jeté dans mon livre
Les fleurs parant sa gorge et sa chevelure ivre ;
Son parfum n'a pas fait tressaillir mon désir
Et je n'ai pas tendu les bras pour la saisir.
Une ombre emplit mon âme ainsi qu'une chapelle.
Un compagnon me suit, invisible et fidèle ;
Il effeuille la rose innocente en mes doigts,
Il mêle de la cendre à la source où je bois ;
Et lorsque je regarde en mon cœur monotone,
C'est toujours l'abandon et c'est toujours l'automne...

Pourtant il est des soirs où, trop lourd à porter,
Le cœur, bourgeon mûri, soudain veut éclater...
En l'âme des logis toute lumière est morte...
Rien que le ciel... Et puis au loin, deux amoureux
Chuchotent, et les mots que la brise m'apporte,
Comme cet infini, sont frissonnants et bleus,
Et je pense qu'il doit être doux d'être heureux...

POÈME

Attendre, d'un espoir ardent, infiniment ;
Sourire, avec un cœur miné par le tourment ;
Pleurer de voir les jours légers couler sans cesse,
Loin de celle qui fut promise à sa jeunesse ;
Aimer d'un grand amour triste et silencieux ;
Chercher un signe étrange et doux au fond des yeux ;
Epier un profil à toutes les fenêtres ;
Pour la femme que l'on attend sans la connaître,
Vouloir un amour pur comme un temple ingénu,
Et, vers le soir, les yeux fixés sur l'inconnu,
Ecouter dans son cœur, ivre comme une treille,
Une robe chanter avec un bruit d'abeille...

... Sentir qu'une clarté surnaturelle a lui
Et que celle qui vient doit passer aujourd'hui ;
La deviner, la voir, bienfaisante et sereine,
Aller à vous, tranquille et les mains d'amour pleines,
Et s'éloigner sans un regard... Etre très las,
Désespérer ; de nouveau croire un peu, tout bas ;
... Puis enfin, par un soir de pluie et de tristesse,
S'apercevoir qu'elle mentait, votre jeunesse,
Que l'automne paraît ; que seul, votre désir,
Mirage éblouissant, impossible à saisir,
Se reflétait au creux des prunelles profondes,
Fragile et vain ainsi que la lune sur l'onde.
Alors, obstinément, sur son rêve détruit,
Fermer les yeux ; laisser, par crainte de la nuit,

Briller la même étoile au ciel de ses chimères ;
Résigné, lamentable et doux, comme une mère
Espère un enfant mort, attendre désormais
Celle qu'on sait avoir perdue à tout jamais...

POÈME

Tout le jour, avec moi, j'ai promené ma peine...
Pourtant, les chemins blancs étaient doux ; la fontaine
Balançait en ses plis un rêve de couleurs
Et le soleil était paisible sur les fleurs.
La prairie alanguie étendait des corbeilles
De pollen odorant, toutes lourdes d'abeilles ;
Deux filles, en passant, dans un geste coquet,
M'ont offert un regard comme on jette un bouquet,
Et leur parfum, dans le silence, m'accompagne.
Un souffle de bonté planait sur les campagnes.
Puis, avec les bergers, les troupeaux ingénus,
Vers le couchant, indolemment, sont revenus
Réfugier leur songe en de calmes asiles ;
Et, triste, j'ai béni tout ce bonheur tranquille...

Voici le soir ; c'est comme un baume qui descend
Sur les cœurs las, du crépuscule agonisant.
Voici l'adieu ; voici l'automne des journées
Qui tombe en feuilles d'or sur l'âme exténuée...
Une mousse dorée où rêvent des pigeons
Persiste seule, et meurt au faîte des maisons ;
L'air est trouble et léger comme un voile de gaze...
Les choses peu à peu s'endorment dans l'extase...

Dans la chambre, tout est repos. J'entends là-bas
Une femme chanter, mais je ne la vois pas,
J'aperçois seulement un peu de la nuit douce.
Frissonnantes, au ciel, quelques étoiles rousses,
Ainsi que des enfants qui se tiennent la main,
Semblent danser, et le village humble et serein
Contemple, comme un saint prosterné dans la brune,
L'église au front d'argent auréolé de lune...

Cette nuit caressante en mon cœur a versé
Son conseil salutaire et grave, et j'ai pensé :

Donnez l'humilité, Seigneur, à ma jeunesse ;
Faites que la pitié des champs et leur sagesse
Apaisent en mon cœur la flamme de l'orgueil,
Que la fleur d'innocence éclose sur mon seuil,
Qu'à l'ombre d'un jardin de parfums et de feuilles
Je trouve seulement des roses qui m'accueillent
Et le candide abri d'un cœur tendre et charmant,
Et que je puisse encore pleurer, bien simplement.

GASTON CAMUS

Né à Andelarrot, petit village très pittoresque de la banlieue de Vesoul (Haute-Saône), le 25 juin 1877 ; il a collaboré tour à tour à des revues littéraires d'action purement néo-romantique.

Il débute à l'*Indépendante-Revue*, il entre à la *Revue Néo-Romantique* où il publie deux nouvelles, puis au *Journal des Lettres* et à la *Vie Moderne*.

LE CHEMIN DE LA DESTINÉE

Durant cette journée, le soleil torride d'août avait déversé son étouffante chaleur sur la plaine et les champs. La nature s'était assoupie au sein de la nappe de feu qui l'enveloppait tout entière. C'était partout un silence profond.

Ce jour-là, nous avions attendu impatiemment, mon ami Jud et moi, l'instant où le grand astre, déclinant vers l'horizon, eût emporté ses rais brûlants, pour nous rendre sur les bords favoris de notre rivière et, dans la fraîcheur du soir tombant, continuer nos entretiens, interrompus la veille, sur l'Apocalypse.

Notre conversation reprit sur la vision aux Sept Sceaux. Elle se poursuivit d'abord dans le plus grand calme. Mais, elle devint animée, vive, rapide, au fur et à mesure de notre entrée dans les profondeurs de ce sujet d'où naissent les controverses les plus variées et les plus complexes.

Nos théories s'accordaient de moins en moins ; nous défendions chacun la nôtre avec l'acharnement d'un guerrier se précipitant à l'assaut. Tous les deux nous faisions des efforts héroïques pour

établir la justesse de notre opinion personnelle, pour trouver la phrase persuasive, l'argument décisif. Ce fut en vain, et la nuit nous sépara dans le plus parfait désaccord.

Je rentrai chez moi dans un tel état de surexcitation que mon esprit, obsédé par ce débat fougueux, continua, sans que j'eusse pu l'en détourner, la discussion qui avait mis en contact, dans un grand fracas de formules oratoires, nos passions de philosophes en herbe, convaincus et irréductibles.

Et lorsque, exténué, je me sentis gagner par un sommeil irrésistible, mon cerveau s'était transformé en un champ de bataille où les idées les plus étranges, les plus extravagantes, les plus fantastiques s'entrechoquaient dans un désordre effroyable qui donna vie à un rêve extraordinaire dont j'ai gardé le souvenir très précis.

Par suite de quel phénomène me suis-je vu tout à coup, tel Phryxus chevauchant le bélier à la toison colchidienne, voyageant au milieu des nuées, campé sur le dos d'un monstre, espèce de dragon aux ailes puissantes? Je ne puis l'expliquer que par ce travail inconscient de l'esprit nocturne rapprochant, amalgamant, en une forme presque toujours chimérique, certains faits raisonnables l'ayant, durant le jour, frappé ou préoccupé avec intensité. Or, la discussion entre Jud et moi avait pris fin et atteint son summum de violence avec le verset de la Vision aux Sept Sceaux où apparaît le cheval de couleur pâle monté par la Mort et que l'Enfer suivait. Ce cheval pâle, par une association

bizarre d'images, a pris la forme d'un dragon ailé et la Mort et l'Enfer sont devenus l'éther et les nuées où s'est accompli mon voyage chaotique.

Me voilà donc, franchissant à une allure rapide l'épaisseur des ténèbres qu'à intervalles espacés des lignes de feu, brusques comme un déclic, rayaient d'une couleur violette dont la soudaineté faisait courir dans tout mon corps une horripilation douloureuse, immédiatement suivie d'un effroi mortel.

Il y avait un certain temps déjà que j'explorais les nuées, environné d'un silence impressionnant, quand, plus vive, plus éblouissante que les précédentes, une de ces fulgurations éclata : elle provoqua en moi une telle épouvante que mes cheveux se hérissèrent et que mes tempes se contractèrent ; ma gorge se resserra comme pour vouloir ne point laisser s'échapper de ma poitrine le cri de la peur.

Cette situation pénible ne dura que quelques secondes, car la lueur d'un violet si cru, si profond, que ma vue le supportait difficilement, se dégrada progressivement. D'intense qu'il était, le violet prit une teinte très atténuée, très douce, se zébra de lignes puis de taches jaune safran, et devint enfin entièrement jaune. Ce jaune se dégrada à son tour petit à petit et se transforma en une clarté pâle, semblable à ce demi-jour qu'on remarque pendant les jours d'orage, en été, à l'instant où de compacts nuages cotonneux viennent de masquer le soleil.

C'était la fin des ténèbres, c'était la lumière, la

bonne lumière qui calme les transes au sortir d'une nuit tragique et fait exhaler un soupir de soulagement.

Où suis-je ? Telle fut mon exclamation en constatant que mes pieds reposaient sur la terre ferme.

Parti ! Mon dragon était parti ! Où ? Comment ? Je l'ignorais. J'étais seul, maintenant, dans un lieu que mes yeux, tout pleins encore de nuit, n'arrivaient pas à définir. Mais, ils se réhabituèrent bien vite à la clarté et ma vue ayant retrouvé toute sa vigueur, me montra une forêt d'une incomparable verdure, et qu'une allée partageait en deux parties. Derrière moi s'étalait, calme et bleue, une mer qui rejoignait au loin l'horizon.

C'est une île, me dis-je ! Ne serais-je point dans le royaume de la blonde Calypso, dans ce lieu charmant où Ulysse vécut de si beaux jours ?

La curiosité me poussa, non sans appréhension, dans l'allée qui s'ouvrait devant moi, droite et longue, si longue, si longue qu'au point extrême où pouvaient porter mes regards, ses deux bords se confondaient et ne faisaient plus qu'une ligne se prolongeant encore pour aboutir à l'inconnu.

Dès mes premiers pas, une tiédeur printanière m'enveloppa. De chaque côté de l'allée se dressaient, gigantesques, des arbres d'essences les plus diverses et dont le feuillage, arrondi en boule majestueuse, ne laissait voir que d'infimes parcelles du ciel. Ce feuillage, d'un vert intense, était parsemé de fleurs aux formes et aux couleurs d'une infinie variété. Il s'en dégageait un parfum extrêmement pénétrant, qui me plongeait dans un délicieux

enivrement. Un moelleux gazon recouvrait le sol. Tout autour de moi, innombrables, mélangées dans la plus éblouissante asymétrie, des fleurs encore s'offraient à ma vue : les unes rampaient sur le gazon, les autres grimpaient aux arbres, d'autres enfin, plus modestes, se contentaient de sortir de terre pour jeter dans l'herbe verte l'éclat de leurs teintes multicolores. Des fleurs en haut, des fleurs en bas, des fleurs partout. On eût dit que d'un coup de sa baguette magique la nature eût voulu rassembler dans ce lieu tout ce qu'elle peut engendrer de féérique.

Ravi et extasié, je continuai ma route dans ce véritable paradis, presque sans m'apercevoir que je marchais. Brusquement, mon enchantement diminua. Une clarté plus lumineuse descendait du firmament. Je vis alors que les arbres étaient moins nombreux, moins hauts, avec un feuillage moins lourd ; les fleurs, elles aussi, se faisaient plus rares et les effluves parfumés ne m'arrivaient plus que très affaiblis. Le gazon lui-même avait, par endroits, des écorchures qui laissaient voir un sol dur. Plus j'avançais, plus ces lieux perdaient de leur grandeur et de leur beauté, et j'en souffrais. Chacun de mes pas me rapprochait de l'évanouissement total de cette féérie sublime.

J'arrivai, hélas ! à l'extrémité de la forêt. J'en sortis, non sans avoir beaucoup hésité, l'âme pleine d'une incertitude qui me fit redouter quelque malheur.

Je ne pouvais m'arrêter, je ne pouvais davantage me retourner : une force invincible me poussait

en avant et je crus entendre une voix qui me disait : « Marche, c'est la route de ta destinée, tu dois la suivre jusqu'au bout ».

J'avançai malgré moi. D'un regard rapide, j'enveloppai tout ce que ma vue pouvait embrasser. O tristesse ! O douleur ! O regrets amers ! Ce n'était partout que monts et roches rougeâtres dont quelques arbres rabougris, quelques buissons en broussaille, à la verdure douteuse, atténuaient seuls l'aridité. Une herbe desséchée croissait, avec la mousse, sur un sol caillouteux.

Je marchais, puisque je devais marcher, haletant, inondé de sueur. Mes jambes, fatiguées d'avoir à franchir les obstacles de toutes sortes qui se dressaient sur ce chemin de misère, fléchissaient parfois et bien souvent je crus que j'allais tomber.

Dans ces moments de défaillance et de suprême souffrance, j'aurais voulu crier : « Pitié ! A l'aide ! Pitié ! » Mais aucune parole ne sortait de ma bouche obstinément fermée, et la voix me criait toujours : « Marche, marche encore ».

J'arrivai enfin au sommet d'une abrupte colline. Là, j'eus une lueur d'espoir ; j'éprouvai une sensation exquise de bien-être : mon chemin devenait moins pénible, et non loin de moi, j'aperçus, quel bonheur ! une petite vallée verdoyante, traversée par un cours d'eau dont la ligne argentée suivait la base d'une montagne égale en aridité à celle que je venais de gravir. Cette montagne, d'aspect si triste, je m'acharnai à ne pas la voir. J'en détournai mes regards comme d'une chose qu'on hait ou qu'on redoute. Mais, en revanche, avec quel amour je les

tins fixés sur ce coin de verdure inespérée dont je n'étais séparé que par quelques pas, et dont la vue seule me soulageait, me réconfortait. Je ne pensais pas que cet instant de joie — c'est dans l'ordre naturel des choses terrestres — serait vite remplacé par de nouvelles douleurs.

Je fus bientôt sur le bord tant désiré de la rivière à l'eau claire et tentante. Je voulus m'arrêter. O douce surprise ! je pus m'arrêter : je pus même m'asseoir et me désaltérer sans entendre le tragique « Marche encore ». Je voulus parler et ma voix sortit, puissante, pour crier, les yeux levés vers le ciel : « O toi qui, du haut de ton Olympe étincelant, commandes aux choses d'ici-bas et diriges les hommes, dis-moi quel crime abominable j'ai pu commettre pour que s'abattent sur moi ta vengeance et tes malédictions ? N'aurais-tu donc donné la vie à tes créatures que pour en faire les jouets de l'adversité ? Ne les aurais-tu mises sur terre que pour les abîmer dans des pleurs, des chagrins et des malheurs sans fin ? »

A peine eus-je lancé cette imprécation sacrilège que le tonnerre éclata. Des éclairs de feu ravagèrent l'espace ; un vent d'une extrême violence se mit à souffler ; une âcre odeur emplit l'atmosphère, qui devint irrespirable.

Tremblant d'épouvante, je me jetai la face contre le sol, les yeux fermés. A cet instant, je me sentis happé par un tourbillon qui m'emporta dans sa course vertigineuse, et je perdis la notion de toutes choses.

« Allons ! Debout et Marche. »

Cet ordre impérieux prononcé avec force par une voix que je reconnus, me fit ouvrir les yeux. Hagard, je me levai, tout frissonnant encore de la frayeur que j'avais ressentie. Hélas ! mon coin de verdure avait disparu ; je n'apercevais plus l'eau vive de la petite rivière ; je me trouvais au milieu de roches quadrangulaires, alignées avec tant de symétrie que je crus être parmi les pierres tombales d'un vaste cimetière.

Je me remis en route, lentement, la tête penchée très bas vers la terre, comme si mes épaules avaient été chargées d'un fardeau trop lourd. Une inquiétude indéfinissable m'étreignait le cœur.

A peine avais-je fait une centaine de pas dans l'unique sentier tortueux où j'étais engagé, que la voix de nouveau claironna à mon oreille. Oh ! quel horrible frisson me donnait l'éclat étrange de cette voix !

Elle me dit : « Lève la tête, poussière animée. Marche, car il faut que tu marches encore. Vois, sur cette montagne, tout là-haut, ce rocher avec ses trois pointes qui s'élancent vers le ciel. C'est là que tu dois te rendre ; c'est là le terme de ton voyage ; c'est là que se déchiffre l'Enigme de la Vie ».

Dès que mes regards se furent fixés sur ce rocher, je ne pus les en détacher. Il m'attirait comme l'aimant attire le morceau de fer, comme l'œil fascinateur du serpent attire le petit oiseau. Plus j'avançais, plus mon pas devenait rapide ; j'étais incapable d'une résistance, d'un effort quelconque.

Après de longues heures de cette marche insensée

dans un sentier tantôt hérissé de pierres énormes, tantôt creusé de profondes ornières, j'arrivai, harassé, les membres pantelants, le souffle brûlant devant un mur granitique qui me masqua tout à coup le rocher aux trois pointes.

Là, un vent léger m'apporta sa bienfaisante fraîcheur.

Je contournai le mur granitique. Devant moi, brusquement, tel un fantôme surgissant dans la nuit, le rocher mystérieux se dressa. Une ouverture béante et noire s'ouvrait en son milieu, véritable bouche géante de ce monstre de pierre.

Cette apparition soudaine me remplit d'effroi. Tout mon corps se mit à trembler convulsivement; je voulus reculer et fuir, hélas ! ce fut en vain ; tout mouvement en arrière m'était impossible.

Pendant le court moment où je pus regarder derrière moi, je revis au lieu de l'affreux sentier qui m'avait conduit là, la masse verte de la forêt où j'avais goûté tant de délicieuses sensations. A la pensée que tout cela était à jamais perdu pour moi, je sentis des larmes couler, abondantes, et inonder mon visage ravagé, tandis que les regrets tenaillaient mon cœur déchiré.

Le rocher m'attirait, m'attirait plus irrésistiblement que jamais.

Quelques secondes encore et je fus dans la grotte.

Je suivis un étroit couloir. L'obscurité qui m'enveloppait diminua progressivement, puis disparut entièrement : une lumière opaque, à cet instant, éclairait le souterrain. Je regardai autour de moi et

me vis au milieu d'un vide immense sans limites apparentes.

Cette lumière diffuse, tombant d'une source invisible, et le silence imposant qui régnait dans cet inconnu m'impressionnèrent péniblement.

Tout à coup, loin, très loin, à ma gauche, un cercle blanc étincela, ayant en son centre et très en relief, un sphinx tout rutilant d'or, pareil, en sa pose à la fois majestueuse et redoutable, au vaincu d'Œdipe sur le Cythéron.

Cette vision ne dura que quelques secondes.

Mes regards étaient encore rivés à la place où elle venait de se produire lorsque, devant moi cette fois, un deuxième cercle, plus vaste que le premier, se dessina. Il était d'un rouge éblouissant, d'un rouge de sang, concentrant dans son éclat toutes les douleurs et les souffrances de la vie humaine. Sur lui, se détachait le même sphinx, mais teinté d'un vert très doux, du vert des frondaisons premières — évocateur d'espérances infinies.

Puis, un échange s'opéra dans les couleurs : le cercle se fit vert et le sphinx devint entièrement rouge.

L'éclat de cet ensemble fantastique s'atténua lentement et s'évanouit.

Aussitôt, à ma droite, un troisième cercle, de dimension semblable au premier, apparut. Il était composé de rouge et de vert; ces deux couleurs se mélangeaient sans arrêt et de cet alliage naissaient d'étranges reflets qui faisaient ressortir vigoureusement un sphinx d'un noir puissant, symbole de la Nuit Eternelle.

Immédiatement au-dessus de ce cercle, un point lumineux brilla, telle une étoile solitaire, entre les nuages, par une nuit profonde. Ce point lumineux s'éteignit presque aussitôt, emportant avec lui la troisième apparition.

— Petite étoile éphémère, n'es-tu pas, toi, le reflet des rares joies, des courts instants de bonheur que l'homme goûte dans sa vie si brève ?

La lumière opaque qui éclairait cette scène disparut à son tour ; des ténèbres impénétrables m'enveloppèrent à nouveau. Alors, un bruit confus, lointain, se fit entendre. Il se rapprocha de moi progressivement. Semblable d'abord à un roulement, il devint ensuite sec et martelé, puis cessa dans une vibration métallique effroyable qui me fit sursauter d'épouvante.

Ce sursaut, je le fis réellement. J'ouvris les yeux, c'était la fin de mon rêve.

ALBERT CRUEL

Né le 16 décembre 1886, à Paris a obtenu en 1895 une médaille de bronze aux jeux florraux du Languedoc.

A collaboré depuis à la *Revue Indépendante*, à la *Revue Néo-Romantique*, au *Journal des Lettrés* et à *l'Hippogriffe*.

SOLEIL LEVANT

Les coqs ont claironné la naissance du jour,
Et le vent matinal, comme un baiser fragile
Vient donner le bonjour aux volets de la ville.
« Madame la fenêtre, il faut s'ouvrir, bonjour ».

Écoutez ! l'angélus aux pas légers accourt
Par trois fois, dans l'air pur, bleuissant et tranquille,
Comme afin d'évoquer la paix de l'Evangile,
Et le chien noir s'affole aux portes de la cour.

Puis voici que Lucile aux yeux clairs s'est levée
Pour ouvrir aux parfums qui montent du jardin
Sa chambre où la douceur d'un soir s'est renfermée.

Et là-bas le soleil mire dans le bassin
Où le rythme éternel de l'eau tombant soupire,
L'éclat rose et charmant de son jeune sourire.

1906.

SOIR EN FORÊT

Une cloche a vibré l'heure du crépuscule,
La cendre de la nuit voltige autour de nous ;
Le soleil on dirait à l'horizon s'accule
Et jette un frisson d'or parmi les sapins roux.

Vois, l'herbe luit rougie et comme ensanglantée,
Les bruits du jour sont morts et ses teintes aussi ;
Et voici s'endormir l'Orient adouci
Parmi l'âme des soirs dont la route est hantée.

Paucourt, août 1908.

HEURES D'ÉTÉ

A Suzanne.

Souvent, après midi, je gagne la forêt ;
Ton souvenir me suit, nous partons en secret
Visiter le trésor des heures disparues ;
Toutes on les revoit de souvenirs vêtues,
Tendres comme un baiser sur les lèvres resté,
Douces ainsi qu'un soir au déclin de l'été...
Souvenirs bleus,.. frissons des mains,.. premier sourire,..
Mots fragiles si doux que l'âme les soupire,
Pour qu'ils soient à jamais conservés dans le cœur,
Longs regards où l'amour s'angélise en candeur,
Et boucle de cheveux si souvent embrassée,
Tout cela luit comme un espoir dans ma pensée !
Et je voudrais trouver une phrase insensée
Qui te dise mon cœur, ma douce fiancée.

Septembre 1907.

ARRIÈRE-SAISON

A Suzanne.

Notre amour a grandi dans une fin d'année.

Novembre, soirs bénis où je te sens à moi
Dans la communion intime des pensées :
Mots suaves où l'âme à l'âme est fiancée,
Comme un soleil mourant a la teinte des toits.

Oh ! vivre ensemble en la tendresse de ce mois,
Couleur de tes cheveux, ma belle et bien-aimée,
Qui traine en sa douceur si fragile et lassée
Le charme frémissant de l'Automne des bois !

Bonne saison de l'âme et des fenêtres closes
Où le bonheur sourit au calme du foyer,
Où le cœur s'harmonise à la piété des choses.

Laisse-nous, en rêvant, l'un sur l'autre appuyés,
Écouter se mourir aux lèvres de l'aimée,
Comme un baiser d'adieu, tes heures mi-fanées.

1907.

PORTRAIT DE JEUNE FILLE

Claire aux cheveux de soie accoude à la fenêtre
Sa grâce de quinze ans et tâche de paraitre,
Avec son front candide appuyé sur les doigts,
Rêveuse et triste ; on est plus belle ainsi, parfois,

Puis, bientôt mécontente et lasse de sa pose,
S'assied, plongeant dans ses cheveux noirs sa main rose
Et c'est pour l'œil ravi comme un vif éclat d'or
Dans l'ombre. Hélas ! assise on n'est pas bien encor
Et quand son âme perd le bon fil de son rêve,
Charmante, impatiente et brusque elle se lève,
Soupire et jette au vent un peu de son chagrin.
Mais voici que frémit l'heure au clocher voisin,
Passante qui vient dire à l'oreille de Claire :
« Prends garde, ô mon enfant, tu t'énerves à plaire,
A ce jeu sais-tu pas qu'on sanglote à la fin !
Car ainsi que j'allume un astre au bleu lointain
J'éveille au fond du cœur charmant et qui s'ennuie
L'amour aux grands yeux d'or pleins de mélancolie. »

VERS LE BONHEUR

A Suzanne.

Ma Suzanne, voici que le bonheur sourit,
Comme un visage aimé qu'on regarde attendri,
Bien surpris d'avoir pu lui faire un peu de peine
Tout à l'heure. Ses yeux sont une coupe pleine
De craintives clartés où s'effacent les pleurs :
Tel, au matin léger, du calice des fleurs
En voile bleu s'enfuit la timide rosée.
L'âme de ce bonheur sur nos fronts s'est posée,
Et je n'ai plus du tout de mauvaises pensées !
Je suis comme un enfant qu'on mène par la main,
Et qui chante, et qui laisse aux buissons du chemin

Un peu de sa jeunesse et de sa destinée !
Puis qui part, en courant, car, au bout de l'allée,
Il vient d'apercevoir, grise sur l'horizon,
Qui sourit et l'attend, sa si bonne maison.
Oui, je suis cet enfant dont l'âme s'achemine
Vers toi ; vois, le chemin vers l'avenir s'incline
Doucement et bien droit. Et je jette en passant,
Sur le passé qui va sans cesse pâlissant,
Des regards et des vers bien qu'il nous fut méchant.
Il faut lui pardonner à présent qu'il nous donne
Un avenir d'espoir et de bonheur qui sonne
Joyeux dans l'air léger ainsi qu'un carillon...
Ma Suzanne, voici que le chemin est bon,
Oh ! partons, nous tenant par la main, vers l'aurore,
C'est le bonheur enfin qui pour nous veut éclore !

1908.

CHANSON A TA ROBE

A Mme S. C.

Je veux chanter en vers sonores
Je ne sais comment disposés,
Où les rimes viennent éclore
Comme sur tes yeux mes baisers,
Tout le charme dont se compose
Ta robe noire et puis tes roses.

Te voici toute gracieuse,
Bonjour... « Il fait bien vilain temps. »
— La saison est capricieuse. —
Que tes bras, mon ange, sont blancs
Et comme à leur teinte s'oppose
Ta robe noire et non tes roses !

Qu'importe si les mots, mignonne,
Divaguent magnifiquement :
Ils te savent si belle et bonne
Qu'ils le disent à tout moment.
Et je ne demande autre chose
Que d'embrasser bien tendrement
Sous ta robe noire un cou rose !

Pâques 1908.

A Mme S. C.

Je voulais en m'éveillant
Retenir de tendres pensées
D'amour, à peine caressées
Où mon cœur s'irait défaillant.

Me voici penché sur la page
Qui sourit, en me défiant.
Et je cherche en balbutiant
Des mots pour fixer une image.

Ton souvenir luit dans mes yeux,
Quel vers plus doux pourrais-je écrire ?
Ton clair nom dans mon cœur se mire
En des accords délicieux.

Où trouver la phrase sonore
Et qui conserve en sa douceur
Le charme de ton âme sœur
Si belle et bonne que j'adore !

Les plus beaux vers chantent en toi,
Je les entends : mais les transcrire,
Serait vouloir mettre un sourire
Dans les ténèbres d'un beffroi !

15 mars 1908.

SOIR D'AUTOMNE

Ce soir, on sent dans l'air l'approche de l'Automne ;
Sous les pas, le trottoir est humide et résonne ;
Et la ville s'emplit de l'immense rumeur
Des mois tristes et lourds d'un incessant labeur.
Ah ! voici la saison des paisibles veillées
Par la douce lueur des lampes égayées,
Où l'on se conte après l'éloignement du jour
Les tourments que causa l'absence à notre amour.
Car c'est à cette époque ultime des années
Où les heures avec les feuilles fuient fanées,
Où l'on sent mieux le temps s'égrener sous les doigts, —
Comme un dernier soleil rayonne sur les toits, —
Que les cœurs ont besoin de se pencher plus tendres,
Puisque c est tout un an qui se réduit en cendres ;
Tout un long souvenir d'espoirs que l'on rêva,
Et que c'est bien un peu de bonheur qui s'en va.

Le 12 novembre 1909.

PIERRE JALABERT

Né le 13 janvier 1884 à Béziers (Hérault).

A fait représenter en 1904 au Grand Théâtre de Béziers un acte en vers, *Pierrot philosophe*, et en 1905, au théâtre des Variétés de la même ville, un acte en vers, *Polichinelle berné* (écrit en collaboration avec Louis Paul). Cette dernière pièce a été représentée depuis aux théâtres de Montpellier et de Palavas.

Il a rapporté de plusieurs voyages en Italie (1904-1906) des notes pittoresques et poétiques, *Souvenirs d'Italie*, dont une première série concerne *Rome et Naples*, une seconde *Gênes*, *Milan*, *Venise*, *Florence*. Il a publié un volume de vers, *Les chansons de l'Aube* (Bernard Grasset, 1909).

Ses cartons contiennent en outre : un acte en vers, *Bérangère* (en collaboration avec Marius Labarre), *Thyrcis*, poème lyrique en deux actes, musique de Jean Nussy-Verdié) *La mort de Molière*, pièce en quatre actes en vers, *La belle au bois s'est endormie*, conte bleu en un acte (en collaboration avec Etienne Arnaud). Cette dernière pièce a été représentée tout récemment au Grand Théâtre de Montpellier.

Bibliographie : De Beaurepaire Froment, *L'Alceste* (mai 1904). — Auguste Dorchain, *Annales politiques et littéraires* (30 juillet 1905). — Joseph Guiran, *Le pays de France* (avril 1904). — Paul Pujol, *La Dépêche de Toulouse* (août 1905). — Charles Philippon, *Arts et Lettres* (déc. 1905 et juillet 1906). — Paul Tanqueray, *L'idée* (.....1906). — Car. Sacconni, *Il finale Ligustica* (août 1906). — *Le Journal* (21 janv. 1909). — G de Pawlosky, *Comœdia* (24 janv. 1909). — A Ferdinand Herold, *Mercure de France* (16 février 1909). — Marcel Duminy, l'*Univers* (16 avril 1909). — Maurice Amoreau, *La Renaissance Romantique* (mai 1909), *L'Illustration* (22 mai 1909). — Louis Payen, *Le Chroniqueur de Paris* (13 mai 1909). — René Sangy, *Madame et Monsieur* (10 juin 1909), *La Vie heureuse* (mars 1909). — Louis le Cardonnel, *Mon chez moi* (mars 1909). — Paul Carrère, *La Dépêche de Toulouse* (14 février 1909). — Fernand Rouanet, *Béziers Journal* (6 mars 1909). — Marius Labarre *L'Hérault* (février 1904 et janv. 1909). — Laurent Duval, *Béziers-Journal* (avril 1909) etc.

CROQUIS DE RUINES

Au front d'un pic désert morne et terrible à voir,
Dont la tête orgueilleuse atteint jusqu'aux nuages,
Sous le choc éternel des vents et des orages
Dorment les ossements antiques d'un manoir.

Jadis ses fiers donjons étaient hantés des aigles
Et les hiboux pensifs y sommeillaient le jour.
Maintenant les créneaux effondrés de la tour
Comme des guerriers morts ont roulé dans les seigles.

Quelques blocs obstinés restent debout... un mur,
Vieux débris épargné des machines de guerre,
Semble braver le temps dans son casque de pierre
Et se dresser, altier, pour un combat futur.

Sa grande ombre s'étend sur les forêts prochaines
Quand il est embrasé par les feux du couchant,
Et sur son front de pourpre on croit voir chevauchant
Des preux ensanglantés les figures hautaines.

Dans l'herbe épaisse dort ce qui fut le manoir.
Sous la dalle, muets, les paladins antiques,
Bercés au souvenir des luttes titaniques,
Rêvent... et les genêts brodent d'or le mur noir !

(Les Chansons de l'Aube.)

LES ROSES BLANCHES

Descendons au jardin qui nous offre ses fleurs :
Vois, les rosiers grimpants, à chaque bout des branches,
Pour que nous les cueillions tendent leurs roses blanches
Sur qui la nuit d'argent cristallisa ses pleurs.

Le mur en est couvert. Leurs vivantes pâleurs
Sous un souffle léger croulent en avalanches :
Pour quels noëls futurs, pour quels joyeux dimanches,
Cette profusion d'uniformes couleurs?

Nous allons tous les deux en faire des cueillettes.
Nous mêlerons nos doigts sous les tiges fluettes
Et nous rirons beaucoup, mignonne, n'est-ce pas !

Puis quand naîtra le soir, aux tons de cuivre et d'ambre,
Emportant ce fardeau virginal en nos bras,
Le printemps, avec nous, rentrera dans la chambre.

(Les Chansons de l'Aube.)

LES AMANTS

Les amants sont des rois, des artistes, des dieux.
Ils vivent un beau rêve étrange et merveilleux ;
Par leurs sens décuplés ils aspirent la Vie
Qui rentre à larges flots dans leur âme ravie.
Tout s'adapte et se plie aux gré de leurs désirs ;
Ils possèdent les cieux, les plaines, les zéphirs,

Les parfums, les couleurs, les frissons, les lumières ;
Leur âme est un palais peuplé de leurs chimères ;
Et leur cœur qui frissonne aux vents aériens
Aux choses est uni par d'invisibles liens.
Ils ont tout : l'infini, l'espace, la seconde,
Et pour eux un mot seul peut contenir un monde !

(Les Chansons de l'Aube.)

A L'ŒUVRE

Décembre ! C'est le soir. Il neige. Le vent gronde.
Craintive, la cité se recueille et s'endort.
Nul bruit ; seul, un clocher ainsi qu'un glas de mort,
Tinte une heure parmi l'obscurité profonde.

On croirait que la vie a déserté le monde
Et n'a partout semé dans un immense effort
Que ruines et deuils — ô lugubre décor ! —
Tant est impressionnant le silence à la ronde.

... Or, Poète, il est temps de songer au labeur.
Rentre au fond de toi-même et scrute bien ton cœur,
Tu peux y découvrir l'essence d'un poème.

Modèle tes pensées sur des rythmes divers ;
Et, merveilleux potier de l'argile suprême,
Fais-les jaillir, vivants, du moule étroit des Vers.

(Les Chansons de l'Aube.)

LES YEUX QUI PLEURENT

Ils sont troublants les yeux qui pleurent,
Les yeux battus ;
Ils disent les choses qui leurrent,
Amours brisés, rêves qui meurent
Ou ne sont plus !

Ils ont la couleur mate et grise
Des ciels brouillés :
Nulle flamme ne se précise
En eux, sous la trame indécise
Des cils mouillés.

Ils ont les reflets d'ombres jaunes
Des vieux étangs
Qui, sous les brumes des automnes,
Rêvent, dans les bois monotones,
Au fil des ans.

Ils sont profonds comme des âmes,
Comme des mers,
Les yeux d'amants, les yeux de femmes,
Qui rappellent toutes les gammes
Des deuils amers !

J'adore vôtre meurtrissure,
Beaux yeux en pleurs :
Elle est l'image triste et pure
De la vie, hélas ! qui torture
Nos pauvres cœurs !

(*La Chambre close.*)

LE PORTRAIT

J'ai sur ma table de travail
— Pour tromper l'absence énervante —
Dans un cadre de vieil émail
Placé ton image troublante.

Toujours offerte à mes regards,
A côté des livres que j'aime
Et de mes bibelots épars,
Elle est là, souriante et blême.

C'est en admirant ses yeux clairs
Que je mets de l'or dans mes rimes
Et que je cherche pour mes vers
L'éclat immaculé des cimes.

Je dérobe aux contours sacrés
De son visage au pur ovale
Le Rythme que je glisse après
Dans chaque strophe musicale.

*
* *

Ainsi, puisant là, chaque jour,
Dans ton portrait l'Œuvre Suprême,
Voilà ce qui fait, mon Amour,
Que toujours plus et plus je t'aime !

(*La Chambre Close.*)

LE DÉPART

Lorsque je t'eus menée à la gare lointaine,
Pour le proche départ et le brusque abandon,
De tes lèvres encor tu me refis le don
Et me dis : « Au revoir, à la saison prochaine ! ».

... La Gare — avec son dôme aux écailles de fer
Et ses rauques sifflets et ses heurts de machines,
Et ses râles pareils aux bruits sourds des usines —
Grondait farouchement comme gronde la Mer !

Ses wagons — alignés sur les fines arêtes
Des rails qui vont là-bas vers les bleus horizons
Où sont d'autres pays aux clémentes saisons —
Faisaient grandir en moi des souffrances muettes !

*
* *

Pour le mal qu'elles font aux cœurs brûlants d'amour,
Pour les déchirements loin des êtres qu'on aime,
Les Gares ! je les hais d'une haine suprême !
Elles disent l'Adieu quelquefois sans retour.

Elles disent aussi l'Absence froide et nue !
Et le dernier baiser au départ du convoi,
Et le petit mouchoir qu'on agite du doigt
Jusqu'à ce qu'un tournant le dérobe à la vue...

Ensuite, c'est la nuit, le silence, la mort !
... C'est le sombre retour, tristement solitaire,
Sur le même chemin que l'on faisait naguère
Côte à côte, en riant et se serrant très fort.

*
* *

Hélas ! Ces heures-là de morne solitude
Nous savons ce que c'est de les vivre, tous deux ;
Et je l'ai trop connu ce frisson douloureux,
De s'en revenir, seul, vers la chambre d'étude !

Alors qu'on a vécu, durant de nombreux jours,
Dans la divine paix de la chambre bien close ;
Alors qu'un peu de nous survit en chaque chose :
On rêve d'un bonheur qui durerait toujours !

Mais l'instant du Départ survient, sans qu'on s'en doute !
On le croyait très loin... il est là... c'est fini !
On s'enlace en pleurant et la lèvre s'unit
A la lèvre et chacun prend sa nouvelle route...

Et le soir, quand on rentre au logis familier,
Où le Passé meurtri s'agenouille à la porte,
Un peu du vieux Bonheur, comme une feuille morte
S'envole au vent brutal à travers le palier.

On pousse le loquet... Comme la chambre est vide !
... On croit voir un cercueil s'étaler dans un coin !
Un reste de parfum, comme venu de loin,
Très doux, presque effacé, flotte dans l'air fluide.

Un silence glacé vient nous baiser au front,
Les murs semblent pleurer une morte en allée ;
Et l'on ne revoit plus dans l'ombre désolée
Que le rond de clarté de la lampe au plafond.

L'Amante, qui tantôt de la chambre rieuse
Par sa seule présence emplissait le carré,
N'est plus là maintenant, et son rire adoré
Ne ruissellera plus en cascade joyeuse.

Universitas
BIBLIOTHECA

On se souvient d'un geste, entre tous familier,
Qu'elle aimait fréquemment répéter à la glace
Le matin, au réveil ; et l'on revoit la place
Qu'elle occupait le soir à l'angle du foyer.

Tout rappelle la chère et l'invisible amante :
Un livre à moitié lu par mégarde oublié;
Un chiffon de ruban, un fragment de billet :
Et cela plus que tout nous parle de l'Absente !

Et les meubles aussi paraissent désolés ;
A voix basse ils ont l'air de causer de naguère ;
Le feu ne chante plus de la même manière ;
La nuit paraît plus sombre à travers les volets.

Mais l'heure qui surtout est féconde en détresses,
Est celle où l'on retrouve, au creux de l'oreiller,
Le parfum de sa chair qui vous tient éveillé
En vous remémorant les anciénnes caresses !

(*La Chambre Close.*)

TES SEINS

Tes seins ont la pâleur délicate et rosée
De la fleur d'amandier au soleil exposée :
Comme elle épanouis, de leurs premiers beaux jours
Ils ont gardé l'éclat, la nacre et le velours ;
Et comme elle surtout ce parfum de jeunesse
Dont la chaude saveur ensorcelle et caresse !
Le Regard inspiré du poète t'aimant
Sur leurs contours précis aime errer longuement...

*
* *

Jadis, suivant les lois d'une coutume ancienne,
Le sculpteur grec, épris de leur forme païenne.
Eut modelé, d'après leur rythme harmonieux,
Une coupe de prix qu'il eût offerte aux dieux !

*
* *

Ainsi qu'on voit parfois sur un ciel de novembre
— Aux ors presque effacés teintés d'opale et d'ambre —
Se découper au loin le branchage ténu
D'un tilleul isolé que l'hiver mît à nu :
De même, sur tes seins aux cambrures hautaines,
Se découpe, très doux, le bleu réseau des veines !

*
* *

Ils sont si blancs et purs que sur eux le Baiser
Comme un oiseau craintif hésite à se poser !
Et la brise d'avril qui chante et vagabonde
Redoute de ternir leur blancheur presque blonde
Du seul effleurement d'un coup d'aile léger...
Ils sont comme les fruits savoureux d'un verger
Qui s'offrent, tentateurs, au fin bout d'une branche,
Ouatés d'un délicat duvet de poudre blanche,
Et comme deux ramiers, prisonniers du lacet,
Tes seins sont deux captifs au velours du corset !

(*La Chambre Close.*)

RÊVERIE

Viens près du feu. Donne ta main. Rêvons ensemble !
Sur le même divan profond qui nous rassemble

Nous laisserons nos fronts et nos doigts se mêler.
Les heures passeront dans le silence ailé
Et nous accueillerons ces bonnes messagères
Qui nous versent la paix avec leurs mains légères.
Dans l'air que nous buvons flotte un charme berceur.
Savourons cette intime et troublante douceur
De nous sentir unis dans le rythme des choses.
Les rideaux sont tirés et les portes sont closes.
La bise, qui sanglote et qui hurle au dehors,
Dans le jardin frileux redoublant ses efforts,
Comme un pauvre dément échappé de sa geôle,
Livre aux arbres meurtris une bataille folle.
Ici le feu chantonne au-dessus des chenêts ;
Les flammes, en maillots aux tons doux et fanés,
Semblent les spectres bleus de danseuses falotes
Rythmant sur de vieux airs de très vieilles gavottes.
La théière bouillonne et le charme est exquis
De cette chambre close où nos cœurs sont blottis.

*
* *

Comme nous sommes seuls dans la grande nuit noire !

N'est-ce pas qu'il est bon de s'aimer et de croire
Et que le scepticisme est un mal qui fait peur ?
Le cœur est un flambeau dont l'âme est la lueur,
Mais l'âme sans l'amour qui l'attise et féconde
N'est qu'un pâle reflet qui brille une seconde.
Aimons-nous donc bien fort afin d'être plus grands,
Afin que nos deux cœurs soient deux flambeaux ardents
Qui puisent leurs rayons à l'Extase sublime,
Et que loin des méchants, de la haine et du crime,
L'Amour, dans ses bras forts nous prenant tout entiers,
Nous emporte en plein ciel, où sont les dieux altiers.

(*La Chambre Close.*)

CHARLES LÉOSTIC

La mort de Charles Léostic, survenue brusquement en septembre dernier, a douloureusement surpris le groupe néo-romantique.

Cette disparition imprévue nous met dans l'impossibilité de publier ici une notice biographique précise, les renseignements que nous avons demandés à un ami intime du défunt ne nous étant pas parvenus.

Charles Léostic s'était principalement occupé de philosophie et de droit. Il préparait un volume de vers et se disposait à publier un roman, *Les trois vies de M. de Lussang*. Il avait donné des études d'art à une revue méridionale dont nous ignorons le nom ; et fait paraître dans la *Revue Néo-Romantique* un article : *La Volonté de Justice*. La même revue publia de lui, sous le pseudonyme de *Trivelin*, des silhouettes universitaires qui, pour être fortement caricaturales, ne sont pas dénuées de vérité.

Esprit solide, capable de s'attaquer aux sujets les plus divers, il avait des convictions aussi robustes que rapidement acquises. Qu'il s'agit de

critique d'art, de droit, de philosophie ou de littérature, il jugeait vite et jugeait bien. Critique impitoyable, il mordait ferme et emportait le morceau. C'était une individualité forte, et il possédait à un degré rare le courage de sa personnalité.

Les Nouveaux Romantiques perdent en lui un écrivain d'un grand talent et un ami dévoué.

SILHOUETTES UNIVERSITAIRES

EMILE FAGUET

Ab Jove principium ! Le premier, le plus éminent, le seul, le vrai, l'unique conférencier pour dames. Et il est académicien ! oui, ma chère ! — Son cours, il le fait de bonne heure, — pour ne pas se gêner, — et parce que c'est un plaisir de Don Juan de martyriser d'innocentes et jolies admiratrices. Elles déjeuneront de ses idées et boiront sa parole. La parole coule, il est vrai, — mais les idées sont d'un creux ! C'est bien la nourriture qui convient à celles pour qui le désir de ne pas épaissir tourne à la hantise. Le bon Faguet les rationne.

Le visage jaunâtre, — la moustache lamentablement tombante, — les yeux éteints. Les mains, fréquemment escamotées par des manchettes un peu larges, ont l'air de bénir, — ou de palper. Il est fin, — et pédant souvent. Il parle pour lui, et s'écoute parler ; de toute évidence, il méprise son auditoire, tandis qu'il sucre onctueusement le verre d'eau qu'il s'est religieusement versé. Il parle, — tout bas, — et dans la féminine assistance c'est un susurrement de plaisir ; — il plaisante, — assez

lourdement, — et ce sont des pâmoisons enthousiastes ; — il se lamente sur l'inintelligence de ses contradicteurs, — et chacun admire de bonne foi : il a découvert que Racine écrivait mal, — et que le seul auteur du XVIIIe siècle était l'abbé Jacques Delille !

C'est qu'il est, lui aussi, le dernier abbé à petit collet des ruelles ; abbé vieilli, et sans grâces ; il vit sur une réputation acquise, et surfaite ; il a d'incompréhensibles haines, et des admirations béates. Sa prétendue élégance casse de partout ; c'est de l'article à bon marché. Et l'homme privé est d'un difficile à vivre ! Ah, il ressemble peu à l'idole de ces dames. C'est d'ailleurs un proverbe bien connu, — il y a Faguet et Faguet.

LAVISSE

Il a écrit des tas... et encore des tas d'histoires.. C'est-à-dire qu'il a mis son nom sur la couverture. Il sait ce qu'il faut pour arriver et il est arrivé à être membre de deux académies, immortel, garotté de la cravate de commandeur, puis grand officier, puis membre du conseil de l'ordre... Il n'y a pas de raison pour qu'il s'arrête.

Il s'efforce de demeurer jeune, le pauvre vieux ; il promène un petit veston et un encore plus petit chapeau mou. Longtemps il a joui d'une réputation

européenne... à la Sorbonne. Et puis un jour, il a songé à la retraite, au bon poste qui demeure alors que tombent les gouvernements. Comme il est historien, — il s'est souvenu du mot de l'illustre inconnu : diviser pour régner. Mais il est beaucoup plus fort. Il a commencé par démolir complètement l'Ecole Normale — et puis il s'en est fait donner la direction.

Machiavelior Machiavelo !

GAZIER

Il existe un professeur du nom de Gazier. Tout le monde ignore ce détail, car ce n'est qu'un détail. « Le nez de Cléopâtre, s'il eut été plus court... » — mais si Gazier n'avait pas été, du tout, la science, les lettres et l'Université n'auraient rien perdu, du tout.

Donc il existe. Vous n'en saviez rien, — croyez-moi sur parole et continuez à n'en rien savoir. Lui-même ne sait rien... A quoi sert-il ? D'où vient-il ? Où va-t-il ? Insondables mystères. Comment est-il fait ? Personne ne l'a jamais vu. Comment se fait-il qu'on le soupçonne ? Parce qu'il est mentionné sur les affiches, et qu'on l'a vu (on, c'est quelque homme de finance), émarger au budget. Ses cours, personne n'a jamais eu l'idée de les suivre. Ses écrits, — ils n'existent pas. Ou plutôt si, — il a produit une œuvre, sa grande œuvre ; vous vous la

procurerez pour deux francs cinquante. C'est un Petit Dictionnaire à l'usage des classes primaires.

Eh bien, ce tragique inconnu, dont la vie mystérieuse recèle peut-être d'insondables abîmes de vertu, — il a su m'attirer par tout ce qu'il y a de secret dans son être. Est-il, — n'est-il pas? S'il est, et si ma conscience en doutait, le ministre des Finances me l'assurerait, qu'est-il? *Est, sed Quid est?* C'était tout le problème du *Cogito* qui se posait à mon inquiète sagacité. Quelle était sa raison d'être? O rage, tout ignorer de cette inquiétante énigme?

J'avais tort de m'inquiéter. — Un jour, ce fut l'éclair, — et la désillusion. Un de ses collègues, auquel je confiais mes tourments, et demandais ce qu'avait fait Gazier, — me dit, avec un sourire d'évêque : « Gazier? Il a une des plus belles bibliothèques privées de Paris ! »

Et comme j'interrogeais du regard, — il me prit à l'écart, et me dit, mystérieusement : « Peut-être la léguera-t-il à l'Université... C'est sa seule raison d'en faire partie, — et sa bibliothèque est tout ce qu'on sait de lui ! »

Ce n'est plus une Silhouette, — c'est un fantôme.

MAURICE AMOREAU

Amoreau est né à Paris le 22 avril 1888. Il a collaboré à *La Revue Mauve*, au *Journal des Lettrés*, à *l'Hippogriffe*, aux *Lectures au Foyer*, au *Dimanche en Famille*, à *La Pensée Moderne* et à *La Renaissance Romantique*.

LA MORT DU PAGE

Affrontant d'un cœur fier la bataille mortelle,
Le beau page est tombé sous les bois jaunissants ;
Maintenant, au château, dans le grand lit, son sang
Fait une étoile rouge aux blancheurs des dentelles.

L'ombre ternit l'azur éteint de ses prunelles.
Dans un dernier sourire au soleil qui descend,
Il ferme ses grands yeux au regard caressant
Et demeure immobile, ayant joint ses mains frêles.

C'est ainsi que mourut, quand il avait quinze ans,
Le petit page blond, Alain de Champoyselles,
Et ceux qui le veillaient pleurèrent en pensant

Aux anges qu'on voit luire aux vitraux des chapelles,
Et qui dorment parmi les parfums de l'encens,
Couchés dans la splendeur sans tache de leurs ailes.

LA COMPLAINTE DE RUTEBŒUF

Hélas ! qu'êtes-vous devenues,
Têtes chères que j'ai connues ?...
Mon Dieu ! Vous m'avez tant charmé !
J'ai tant aimé !

Ils sont partis pendant l'orage,
Un jour que le vent soufflait fort ;
Jamais ne revis leur visage.
Leur cœur est mort !

Ce sont amis que vent emporte :
Et le seul jour que je les vis,
Le vent qui soufflait dans ma porte
Me les a pris.

ROGER REIGNER

Roger Reigner est né à Clavette (Charente-Inférieure) le 19 décembre 1887. Il n'a collaboré d'une façon suivie à aucune revue. Des vers de lui parurent dans quelques revues de jeunes dont l'*Indépendante Revue* et la *Revue des Jeunes*.

Aux jeux floraux du Languedoc, en 1907, il a obtenu une médaille de vermeil (prix Théodore Loubet) ; aux jeux floraux de Cherbourg en 1907 : une médaille de bronze et au concours de la Société Dunkerquoise en 1908 : une médaille d'argent.

Son unique volume de vers est *La Caravelle* (Bibliothèque Générale d'Editions, 1909).

BRUNETTE

A Franck Baudouin.

Sous une touffe de gazon
Que le Seigneur orne à foison
De ses plus graciles fleurettes,
Repose depuis des printemps
Dans le linceul de ses vingt ans
Une brunette.

Une brunette aux yeux si doux
Que, par les soirs parfumés d'août,
Du firmament les fleurs jalouses
Enviaient la fraîche douceur
Qui s'exhalait de l'astre sœur
Sur les pelouses.

Mais la Brunette avait un cœur !
Un beau garçon à l'œil vainqueur
Le lui ravit un soir de fête.
On s'adora vers ce temps-là
Sous le sombre couvert de la
Forêt discrète.

Et puis, ainsi qu'un rossignol,
En hiver, l'amant prit son vol
Vers quelque contrée inconnue.
Comment cela s'est-il passé ?...
On trouva dans l'étang glacé
Brunette nue...

D'aucuns parlèrent de Satan,
D'autres de messire Bertrand,
Un bâtard de très haut lignage ;
Un moine de l'Ange Gardien...
Mais on n'en sut jamais trop rien
Dans le baillage !...

Sans prières, sans aucun chant,
Au beau milieu d'un vaste champ
On coucha la fillette brune...
Et parfois un pâtre attardé
Voit une ombre vagabonder
Dans la nuit brune.

*
* *

Tel est de Brunette aux yeux bleus
Le si vieux conte douloureux...
Peut-être n'est-ce qu'un mensonge...
Mais c'est ainsi que mille fois
Me l'ont susurré les grands bois
De ma Saintonge !

Archiac, mai 1906.

L'AVEUGLE

Un aveugle sur le pont,
Parmi la foule immobile,
Un aveugle sur le pont
Chante sa chanson débile ;
Un chien tient une sébile...
Farandole de jupons !

Dis, mon cœur, le connais-tu
Le pauvre diable au front blême :
Dis, mon cœur, devines-tu

Combien d'amour et de haine
Brasse cette loque humaine
Sous son front de chien battu !

De l'aveugle sur le pont
Sourit la foule amusée,
De l'aveugle sur le pont
O la pauvre voix brisée...
Cela parle de rosée,
De serments et de jupons !

Dis, mon cœur, la connais-tu
La chanson « Toujours la même » ;
Dis, mon cœur, devines-tu
Combien de tristesse traîne
La « Romance à Madeleine »
Par ses couplets rebattus !

Avril 1907.

DÉPART

Par les chemins qui chenillent à l'aventure,
Après le frémissant divorce de nos mains,
Pars, ainsi tu le veux, dénicher les Demains
Qui se tiennent tapis, là-bas, dans la verdure.

Grave, et les yeux tout pleins de l'immense horizon
J'attendrai longuement au gouffre vert des branches,
Parmi le soir brumeux sombrer ta robe blanche,
Puis je regagnerai la pensive maison.

Les voisins me suivront de leurs bons yeux sincères ;
Vers le sourire doux du fidèle établi
Aux rimes, las, j'inclinerai mon front pâli
Et je cisèlerai mes strophes de misère !...

Novembre 1907.

CHARLES CHARREYRE

Né à la Seyne-sur-Mer (Var) en 1882.

Débuta dans le journalisme en 1905.

Publia, en 1906, sous les auspices d'un groupement économique de Toulon, une satire mordante des mœurs politiciennes sous le titre : *Lettres à un colon.*

Il prépare une série de romans dont le premier sera *Mariage manqué* et des nouvelles où s'affirme la vigueur de sa pensée et de son style.

MARCELLE LEJARS

—

I

Robert Mandart, stagiaire à la Cour, avait été rappelé à Nice par la mort de son père. Un télégramme qu'il avait reçu, quelques jours auparavant, lui annonçait que le bonhomme, malade depuis un mois déjà, était à toute extrémité.

Jusqu'ici, Robert avait fort pauvrement vécu à Paris des deux cents francs mensuels que le père Mandart distrayait de sa pension d'ancien contrôleur principal des contributions directes, et des rares causes insignifiantes qu'il avait pu plaider, — d'office le plus souvent.

Elevé entre une mère pleine de religion et un père austère, pour qui le devoir était la seule loi, le jeune Robert avait fait ses études au lycée de Nice, passé son baccalauréat à dix-sept ans, puis était parti à Paris faire son droit, obtenir sa licence et coiffer le bonnet de docteur. Ce n'est pas qu'il eût de grandes dispositions pour le barreau, tout au contraire ; et, depuis deux ans qu'il officiait, on ne pouvait dire qu'il eût fait preuve d'aptitudes sérieuses. Il éprouvait même une répugnance et une appréhension dont il ne se défendait que difficilement lorsqu'il devait apporter, devant le tribunal, le se-

cours de son éloquence et de ses lumières juridiques à un client de hasard ; mais son père, sans autrement essayer de connaître vers quelle carrière le poussaient au juste ses aspirations, avait décidé, dès le début de ses études, qu'il serait avocat. Cette détermination avait pris dans la famille le caractère d'un décret d'utilité publique dans un gouvernement, et était insensiblement devenue une chose intangible et sacrée. La vie d'études de Robert avait été réglée à la façon d'une mécanique, et les événements qui s'y devaient produire avaient été prévus et fixés à quelques mois près, comme les savants calculent mathématiquement les époques où se manifestent les phénomènes des espaces cosmiques. Selon les prévisions du père Mandart, Robert devait être bachelier à seize ans et avocat à vingt-deux. Il n'y avait eu qu'une erreur légère : un an de retard seulement pour le premier grade. Ce contre-temps avait eu, il est vrai, sa répercussion et avait reculé dans les mêmes limites l'obtention du second ; mais ce n'était qu'un simple défaut de précision, et il n'était pas moins demeuré acquis que Robert, ses études préliminaires achevées, devait être avocat aussi infailliblement que le plein jour succède à l'aurore.

Elevé dans l'habitude d'obéir passivement aux volontés paternelles, le jeune homme n'avait jamais songé à faire entendre contre l'ambitieux dessein de faire de lui un maître du barreau la moindre objection, que M. Mandart aurait d'ailleurs considérée comme une méconnaissance de son intransigeante autorité, et un manque de respect à sa susceptible dignité de père rigide et prévoyant.

M. Mandart avait été toute sa vie un fonctionnaire modèle, soucieux avant tout de l'accomplissement rigoureux de sa tâche, ne discutant jamais avec sa conscience, et observant fidèlement cet impératif catégorique d'où Kant tire sa loi du devoir. Homme intègre, d'une vie sobre et châtiée, mais sans vues larges, et fermé à toute idée nouvelle, comme s'il eût craint qu'une de plus ne vînt bouleverser l'ordre méticuleux de celles qu'il avait acquises au jour le jour dans la seule pratique de sa fonction, son pas était droit, selon la parole de Victor Hugo, mais sa route étroite. Il n'avait pas une perception très nette de la profession d'avocat qu'il voulait faire embrasser à son fils. Ceci lui apparaissait comme une situation où on devait arriver, par le travail et de la conduite, sinon à la gloire, du moins à la fortune. Avocat, c'était à ses yeux la position supérieure où tout écrit devenait une monnaie fiduciaire, où chaque mot sonnait de l'argent et d'où l'on devait, en conséquence, planer sur la société et soumettre à sa volonté les circonstances de la vie, comme les forgerons titaniques des légendes grecques façonnaient le fer au gré de leurs doigts terribles.

En cela, comme en toutes choses, il n'envisageait qu'un seul côté de la question : il ne voyait que les avantages du métier : les inconvénients lui échappaient.

Mme Mandart, cœur simple et bon, aimait Dieu, adorait son fils et avait en son mari une confiance absolue. Il ne lui serait jamais venu à l'idée de discuter l'avis qu'il émettait ou de regretter l'acte

qu'il avait accompli. Ce qu'il disait était bien, comme tout ce qu'il faisait. Elle avait pour lui la foi dévote qu'elle aurait mise en un évangéliste nouveau, dont le rôle eût été de raviver le culte du foyer, le respect de la famille et d'indiquer le droit chemin de la vie au monde corrompu.

Tout naturellement, elle pensait avec lui que la situation d'avocat était pour Robert la plus belle qui se pût rêver.

Dans les premiers pas de ses classes, elle avait soutenu son enfant avec sa tendresse infinie de mère. Elle était devenue, dans ces circonstances, une bonne petite camarade, calculant avec lui un problème laborieux ou travaillant sur un exercice difficile, l'encourageant de ses caresses et de sa patience inaltérable. Puis, lorsqu'il avait fait ses humanités et qu'elle avait dû cesser de collaborer à des travaux trop élevés pour sa conception de primaire, elle l'avait tout de même suivi avec une sollicitude douloureuse, souffrant de ses efforts, brisée de ses veilles, jusqu'au jour où il était parti pour Paris aborder enfin les graves études qui devaient assurer sa situation. Et tous les jours depuis, elle n'avait cessé d'aller, grave et recueillie, dans l'ombre des grandes nefs, prier avec ferveur pour l'heureux couronnement des projets du père et des labeurs du fils. Mais la maladie avait hâté ses heures sans qu'elle eût pu voir se réaliser sa grande espérance. Et pieusement, avec la tranquille résignation des belles âmes, elle avait quitté les deux êtres qui avaient été toute sa vie, pour l'éternité des ténèbres au seuil desquelles s'éteignent toutes les flammes de nos destinées.

Avec une énergie nouvelle, Robert avait repris ses études, poursuivant d'un âpre acharnement le résultat convoité par l'ambition paternelle, voulant satisfaire au vœu de la morte et donner à celui qui venait de perdre cette compagne chérie une consolation suprême.

Il passait sa licence et son doctorat avec un succès complet. Peu après, le père Mandart prenait sa retraite, et comme sa pension ne suffisait pas à les faire vivre tous deux et à entretenir Robert sur le pied indispensable dans la carrière, stoïquement, le père Mandart s'était mis, sur ses vieux jours, à faire de la représentation commerciale et était devenu finalement agent d'assurances avec un traitement fixe dérisoire, mais avec une commission importante sur le chiffre d'affaires qu'il pouvait réaliser.

C'est ainsi que, sans s'imposer de trop grosses privations, il adressait à Robert les deux cents francs mensuels avec lesquels le jeune homme vivait aussi sobrement qu'il avait été élevé. Sachant d'ailleurs avec quelle peine son père parvenait à lui faire cette pension plus lourde encore que modique, Robert ne se bornait qu'à des dépenses d'extrême utilité, sortait peu, ne frayait pas. Son temps s'écoulait du barreau à la petite chambre du boulevard Saint-Germain où il acquittait le loyer réglementaire dans sa profession. Ses heures de loisir, très rares, se passaient en de petites rêveries sur les quais, les jours de beau temps, et encore rentrait-il précipitamment, honteux du temps perdu, lorsqu'il s'apercevait que sa promenade avait été trop longue.

Il était revenu à Nice. Une bonne femme, qui prenait soin du ménage, lui avait expliqué d'un ton uniforme et nasillard, en traînant sur les syllabes, selon l'accent du pays :

« Monsieur votre père se dépensait trop, il allait, venait, courait toujours pour placer ses polices, comme il disait. Il a pris un refroidissement. Il n'a pas voulu se soigner ; il disait comme ça qu'il n'avait pas le temps d'être malade et qu'il fallait travailler pour son enfant. Il a continué à courir jusqu'au moment où il n'a plus pu aller. Voilà. Alors le médecin a dit que c'était une grippe infectieuse. »

Robert accompagna le corps jusqu'à Caucade, le cimetière commun, assisté, dans ce douloureux pèlerinage, par un voisin, qui avait été l'ami de ses parents et qui professait pour lui beaucoup d'affection.

C'était un homme d'une cinquantaine d'années, de belle prestance et d'esprit sympathique. On l'appelait M. Danrécourt. Il était directeur d'une importante maison de commerce de l'avenue de la Gare où l'on faisait indistinctement le blanc, l'ameublement, la lingerie, la nouveauté, la confection et une foule d'autres articles de première nécessité et de fantaisie, comme la chaussure et la maroquinerie, la bonneterie et l'éventail. Danrécourt possédait d'avantageuses relations sur la place de Nice, et c'est par son intermédiaire que le père Mandart avait pu entrer dans une compagnie d'assurances en qualité de courtier, à des conditions exceptionnelles, car la maison ne donnait jamais d'appointements fixes à ses représentants : elle ne leur déli-

vrait qu'une remise assez élevée sur un taux d'affaires préalablement réglées.

Danrécourt laissa Robert à sa douleur pendant quarante-huit heures. Puis il se présenta chez lui.

— Eh bien ! lui dit-il, avec sa rondeur d'homme d'affaires, que décidez-vous ? Comptez-vous retourner à Paris et reprendre le barreau, ou bien demeurerez-vous ici ?

Robert eut dans les yeux un vague étonnement que Danrécourt comprit à merveille.

— Mon cher ami, j'entends très bien : vous êtes avocat. Deux de mes amis eurent cet avantage de porter la robe, autrefois. Ils avaient quelque argent, mais n'en gagnèrent point. L'un s'est aujourd'hui consacré à la politique avec l'espoir de réaliser une vieille ambition, l'autre devint rédacteur dans un ministère. Peut-être envisagez-vous la possibilité d'entrer dans une étude de notaire ou d'avoué ?

— Non, Monsieur. Je demeurerai avocat.

— C'est une excellente idée, à condition de posséder les moyens de la poursuivre. Je vous demande pardon ; mais depuis le décès de votre père, il me semble que ces moyens vous font défaut. Voyez-vous, il faut considérer choses et faits tels qu'ils sont. Que vous a rapporté jusqu'ici la profession d'avocat ? L'avez-vous jamais exercée sérieusement ? Interrogez-vous, monsieur Robert ; mais moi, je ne le crois pas. Par conséquent, vous persistez dans une carrière où rien n'est moins sûr que le pain quotidien, où vous allez même manquer des premières avances indispensables et où, je le crains bien, vous n'allez pas pouvoir faire figure

honorable en face de confrères fortunés, à qui leurs rentes permettent d'attendre tranquillement les clients dans de confortables cabinets qui imposent la confiance et font croire au talent. C'est une lutte terrible, monsieur Robert, que vous voulez commencer là. Elle est très honorable ; mais je ne trouve pas que ce soit une qualité suffisante par les temps présents. La chevalerie n'est plus qu'une ferraille bossuée et fort mal portée. Enfin, je serai plus carré encore : pour se battre, il faut le faire avec quelque chance de succès, et vous n'en avez aucune. Vous serez renversé du premier coup. Que dis-je ! vous êtes démonté déjà, et c'est les mains libres que vous voulez disputer les sourires de la Fortune à des cohortes féroces et armées jusqu'aux dents ! Vous n'y avez pas songé, monsieur Robert !

Mon Dieu, oui, Robert s'était répété tout cela en bien des circonstances. Ce n'était pas seulement aujourd'hui qu'il sentait tout ce que sa situation avait de précaire sous son titre prestigieux. Dans ses heures de douloureuse songerie, la pensée de ce qu'il deviendrait le jour où failliraient les ressources paternelles, avait souvent troublé son esprit. Cette pensée se réalisait et il se trouvait maintenant aux prises avec toutes les difficultés qu'elle lui faisait entrevoir alors parmi les plus sombres tableaux.

Le langage de Danrécourt, il se le tenait encore à lui-même il y avait quelques instants ; et, tout pesé, il venait de décider, comme la bête acculée fait face à la meute, de regagner Paris, de rentrer au barreau et de se jeter bravement dans la mêlée

des ambitions déchaînées, avec l'espoir inavoué d'un cas heureux et fortuit qui le tirerait de peine.

— J'ai songé à tout cela, monsieur Danrécourt, répondit-il, et j'accepte le combat.

— Vous serez brisé.

Robert leva la tête, et dans ses yeux brilla un reflet de sourde révolte contre la rude franchise de cet homme qui lui prédisait d'un ton tranquille l'échec redouté de toutes ses tentatives.

— Eh bien? interrogea-t-il, la voix brève, du même ton qu'il aurait dit : « Qu'est-ce que cela peut vous faire? »

— Eh bien ! reprit Danrécourt, savez-vous comment s'appelle cette façon désespérée de marcher à la mort? Un suicide. Je doute que votre père ait pris tant de mal pour un semblable résultat. Vous persistez à vous engager dans une passe funeste, seulement parce qu'il vous manque l'énergie nécessaire pour en sortir. Vous n'avez même pas l'air de vous dire que votre situation peut se trouver ailleurs et qu'il faut la chercher. On vous a fait avocat, vous restez avocat. Advienne que voudra, et tant pis si c'est le pire ! Vous me rappelez ces enfants gâtés et paresseux qui, retenus à l'étude pour une leçon mal sue, disent en pensant au chagrin exagéré d'une mère trop faible : « C'est bien fait ; on n'avait qu'à ne pas m'envoyer à l'école. — On n'avait qu'à ne pas me faire avocat », semblez-vous dire à votre tour. Crédié ! monsieur Robert, vous me surprenez. Vous voilà aujourd'hui livré à vous-même, sans famille, sans secours. Il faut vous secouer vivement, et tâcher de faire votre place

dans la ruche sociale autre part qu'au barreau, où s'émousseront vainement tous vos efforts. Tenez, pourquoi ne vous mettriez-vous pas dans les affaires ? Votre activité s'y dépenserait avez fruit et vous obtiendriez presqu'immédiatement un résultat que ne rendront pas toutes vos veilles, en supposant même que les facilités matérielles de reprendre votre profession vous soient fournies. Les affaires, monsieur Robert, et j'entends par là le commerce, l'industrie, tous les négoces et transactions qui vous permettent de brasser sans arrêt les opérations les plus vastes, dans une atmosphère de fièvre perpétuelle et un roulement d'argent continu ; — ces affaires-là sont les reines du monde. Ne pas savoir ce que vous rendra au point de vue numéraire le mois en cours ; mais travailler pour gagner aujourd'hui plus qu'hier, demain plus qu'aujourd'hui, avec le stimulant du résultat acquis chaque jour, voilà l'existence débordante, indépendante, large, que ne vous donnera aucune de vos situations libérales. Ayez de la volonté, du courage... Ah ! je ne dis pas que vous arriverez du premier coup ; mais vous acquerrez, avant le temps nécessaire pour vous faire la moindre réputation au barreau, une position qui vous assurera respect, crédit, et l'estime qu'on a partout pour les gens en bonne place. Supposez que vous entriez chez nous, dans la maison Lejars. Vous débutez à 300 francs le mois ; dans quelque temps, vous en gagnez 500. Je suis écrasé sous la besogne ; cela tombe maintenant en avalanches que le mouvement des affaires renouvelle sans cesse avant tout

déblaiement possible. La maison a besoin d'un sous-directeur jeune et vaillant. Vous répondez à ces qualités avec vos vingt-cinq ans et la force emmagasinée en vous par une vie de tranquillité physique, qui ne demande qu'à se dépenser. Vous devenez intéressé au chiffre total des recettes de la maison, et vous voilà tout prêt à vous tailler une de ces situations que vous chercheriez inutilement sous la toge. Mon vieil ami Mandart, lui qui s'était mis dans les affaires pour préparer l'avenir de son fils, serait heureux, j'en suis sûr, de vous voir à la tête de notre maison et planer à une hauteur sociale que sa tendresse paternelle n'avait peut-être jamais envisagée, même dans ses plus beaux rêves.

Le souvenir de son père et la cordialité affectueuse avec laquelle Danrécourt lui offrait le salut, remuèrent Robert. Une buée d'émotion ternit son regard. Il se leva sans prononcer un mot. Danrécourt lui tendit la main, il la serra dans les siennes.

II

La maison Lejars s'élevait sur l'avenue de la Gare, au centre de la circulation affairée qui anime ce point de la ville comme un des grands boulevards de Paris, même après les premiers beaux jours de printemps, lorsque la colonie étrangère, bariolée des représentants de toutes nations, délaisse la station hivernale pour le chez soi et la ville d'eau. C'était un grand bâtiment carré qu'on voyait de très loin, avec ses larges façades aux revêtements de bois sculpté, couleur acajou ; ses ta-

bleaux d'enseignes artistiques surmontant chaque linteau, et ses immenses étalages débordant les panneaux aux sobres inscriptions. Une marquise de verre, précieusement ouvrée, courait tout autour de la maison, à la hauteur du premier étage, et s'arrondissait en vastes coquilles au-dessus des hautes baies qui coupaient les galeries de vitrines aux expositions flamboyantes, le soir, sous la clarté des globes et des rangées d'ampoules électriques.

Le rez-de-chaussée était particulièrement affecté au blanc, à l'ameublement, et à tous les articles de vente courante comme la nouveauté et la bonneterie.

On montait aux étages supérieurs par un escalier possédant double rampe à balustres, et recouvert d'un tapis jacquard fixé par des tringles de cuivre à moulures, ou par un ascenseur qu'un jeune groom à livrée de la maison mettait en mouvement.

Les étages faisaient, en galeries superposées, un cadre au magasin des rez-de-chaussée et le regard, plongeant d'une de ces galeries, embrassait d'un coup toute la partie du bas.

La lingerie, la confection, la dentelle et tous les articles de fantaisie, se trouvaient répartis dans le premier et le deuxième. Au troisième, c'étaient les ateliers de coupe et de couture, avec les entrepôts où s'accumulaient de considérables réserves de marchandises soigneusement classées.

Les sous-sols, d'une étendue proportionnée au plan du rez-de-chaussée, complétaient par de multiples rayons de vente le riche assortiment de la maison dont il vient d'être donné un rapide aperçu.

Les bureaux de comptabilité étaient installés au

deuxième étage, sous la direction de Danrécourt qui, depuis trois mois, avait Robert à ses côtés. Le jeune homme s'était vivement mis au courant de la besogne et pouvait très bien remplacer momentanément Danrécourt auprès des employés, ou des débiteurs qui venaient demander la prorogation ou le retrait d'un effet en circulation. L'heureuse prophétie de son ami, suivant laquelle il pouvait devenir le sous-directeur de la maison, ne paraissait pas éloignée de se réaliser.

Cependant, l'autorité de Danrécourt ne s'exerçait guère que sur la comptabilité et tout le personnel. La direction générale, *intra* et *extra*, appartenait à la fille de M. Lejars, « Mademoiselle », comme l'appelaient les employés avec un respect où la crainte n'était pas étrangère. Mlle Marcelle Lejars jouissait de la haute considération du monde commercial de tout le département et de l'admiration du public niçois. C'était ce que les bonnes gens appellent « un caractère ».

Son père, Antoine Lejars, descendu tout droit de l'Auvergne, avait d'abord été colporteur, courant les campagnes dans la journée, une brassière de parapluies à l'épaule, et proposant le soir des cannes de bois rare dans les cafés de la ville. Puis, veuf de bonne heure, la petite Marcelle demeurant son unique affection, il avait achalandé, dans une modeste boutique de l'avenue, un fonds de mercerie, qui, prospérant d'année en année, lui avait permis de s'établir beaucoup plus avantageusement et d'accroître dans d'assez vastes proportions le nombre de ses comptoirs. Mais sa fortune ne s'était vrai-

ment dessinée qu'au moment où sa jeune fille, quittant l'école, était demeurée près de lui pour l'aider dans l'administration des affaires.

Marcelle était une nature ambitieuse et fière. Elle avait beaucoup souffert, au lycée, de n'être considérée que comme la fille d'un petit boutiquier. Intelligente et fine, l'imperceptible différence du ton sur lequel parlaient ses maîtresses à quelques-unes de ses petites camarades plus fortunées, ne lui avait point échappée et avait mis en garde son amour-propre. C'est sur sa volonté fermement manifestée que son père s'était décidé à la garder au magasin. Elle apporta, dans ses nouvelles fonctions, une sagacité, une activité, une habileté au-dessus de son âge ; elle s'ingénia à faire ajouter par son père, à chaque saison, un nouveau rayon à la série compacte des articles déjà à la vente. La maison alla s'agrandissant sans cesse. On avait successivement acheté, pour les annexer à la boutique primitive, les deux locaux voisins ; puis on avait acquis le premier étage et, à partir de ce jour, l'impression générale, parmi la société commerçante de la place, avait été que l'affaire Lejars devait bientôt absorber tout l'îlot et devenir l'un des plus grands établissements détaillants de la région. Le temps amena ces prévisions à la réalité. La boutique de mercerie, transformée en « bazar universel », selon l'enseigne, était devenue la « Grande Maison Lejars », qui attirait toutes les clientèles par la modicité de ses prix, la multiplicité et le choix immense de ses articles.

Dès ses vingt ans, Marcelle avait pris la haute di-

rection de l'affaire, secondée par son père et Danrécourt, comptable principal et intéressé depuis les premiers temps florissants de la maison. Les qualités commerciales de la jeune fille s'étaient naturellement accrues en raison de l'expérience de tous les jours et de l'étude continue des nouveaux moyens d'extension. Elle rêvait de tenir la première place dans le commerce niçois, de créer une œuvre colossale qui eût écrasé la concurrence, rayonné sur toute la région et imposé son nom dans les moindres villages comme le synonyme de la maison impeccable et universelle. Elle eut voulu qu'il y eût une Mademoiselle Lejars à Nice, comme il y avait eu une Madame Boucicaut à Paris, et devenir la reine de sa sphère. Elle n'avait aucun des goûts des jeunes filles. Point de bijoux, toujours vêtue de soie noire, ce qui amincissait encore sa taille svelte et faisait paraître plus pâle la teinte mate de son visage qu'animaient deux beaux yeux à l'éclat un peu dur. Elle n'allait jamais à aucun bal ni à aucune soirée. On la voyait quelquefois, en compagnie de son père, dans une loge de l'Opéra, toujours la même, d'où elle partait invariablement avant la fin du spectacle. Dans ces cas, comme dans tous les autres, elle ne se défaisait pas de sa sobre toilette noire, qui cachait jusqu'à son cou, ce qui n'empêchait pas les amateurs de jolies filles de la trouver fort belle. Elle avait été demandée en mariage par deux jeunes gens des meilleures familles de la ville. Les soupirants avaient été éconduits assez sèchement. Son père ayant quelque peu insisté pour connaître les causes du refus, Marcelle l'avait prié de bien vou-

loir ne plus lui parler de ces choses-là ; son silence à ce sujet devait être le plus grand plaisir qu'il lui pût faire. Le bonhomme se l'était tenu pour dit.

Jusque-là, Marcelle n'avait eu qu'une passion : les affaires ; qu'un but : réussir. A l'amour elle n'avait jamais songé. Elle avait passé l'âge où les jeunes filles aspirent à rencontrer une affection qui réponde à la leur et à connaître les secrets du doux mystère, sans même être troublée. Quand, d'aventure, elle surprenait parmi certains vendeurs et vendeuses de ses magasins des signes intimes de tendresse, elle éprouvait l'indulgente indifférence qu'on a pour les faiblesses d'êtres qu'on n'en saurait trop rendre responsables. Ceux-là obéissaient à la loi naturelle, et Marcelle se croyait de bonne foi au-dessus de cette loi.

Dans les successives étapes de la prospérité, devant la magnifique et rapide réussite de ses efforts, la jeune fille avait subi cette confiance en soi que donne le succès. Elle imaginait qu'elle avait une mission à remplir, une maison à créer, qui devait, même aux mains des compagnies, rester sous son nom dans la suite des temps. Elle songeait surtout à se bâtir cette immortalité dans les moments où le poids des soucis l'excédait, et aussitôt elle se redressait en face des réalités avec la même énergie, la même audace qui l'avaient si heureusement guidée dans les événements. Sous son rêve orgueilleux, l'amour, le mariage lui apparaissaient bien frivoles et bons seulement pour les êtres sans haute portée morale, mais indignes des esprits supérieurs à la conquête d'une belle renommée et qui ressen-

taient les nobles jouissances de la domination.

Son bureau, où elle recevait elle-même les fournisseurs et clients importants, était contigu à celui de Danrécourt, chez qui elle venait souvent pour délibérer sur une forte commande à donner, ou sur toute autre affaire dont la gravité lui semblait nécessiter des conseils qu'elle acceptait volontiers malgré son caractère un peu hautain.

Tous les jours elle voyait Robert, qui travaillait là. Elle n'avait eu aucun étonnement, n'avait demandé aucune explication sur cette physionomie nouvelle. Danrécourt était chargé de recruter le personnel et elle ne s'en occupait jamais. Les quelques paroles qu'elle avait échangées jusqu'ici avec le jeune homme avaient été des plus banales. Quelquefois elle entrait dans le bureau que Danrécourt, précisément appelé l'instant d'auparavant pour une question de caisse ou de comptoir, venait de déserter.

— Monsieur Danrécourt n'est pas là ? prononçait-elle alors de sa voix grave de contralto.

Robert répondait toujours sur un ton digne et respectueux :

— Non, Mademoiselle.

— Lorsqu'il reviendra, voulez-vous le prier de venir chez moi ?

— Parfaitement, Mademoiselle.

— Merci.

C'était tout. Elle sortait par la porte qui mettait les deux pièces en communication, avec sa démarche majestueuse et svelte, laissant, dans le cabinet, une vision de sa personne que le jeune homme

contemplait longuement dans des songes que l'arrivée de Danrécourt interrompait.

Un jour, il y eut une grande rumeur parmi le personnel de la maison. Sur les incitations d'un chef de rayon, nommé Pienna, brun Italien aux épaules massives et au physique avantageux, les employés avaient résolu de demander le renvoi définitif et sans recours du surveillant-chef du personnel, et de se mettre en grève dans le cas où cette hardie requête serait repoussée. Le surveillant, vieux bonhomme au service de M. Lejars depuis bon nombre d'années déjà, avait un tort très grave à leurs yeux. Il avait coutume de faire serrer les registres, où les employés apposaient leurs signatures au moment de la rentrée, cinq minutes seulement après l'heure réglementaire. Il n'attendait jamais une seconde de plus et mettait impitoyablement les retardataires à l'amende. Parmi ceux-ci, Pienna était l'un des plus incorrigibles, au point que, sur l'ordre de Danrécourt, le chef du personnel l'avait prévenu la veille que s'il persistait à se laisser prendre si fréquemment en défaut, le tarif des amendes serait doublé pour lui jusqu'au jour où, devant sa mauvaise volonté évidente, M. le Directeur apporterait une sanction signifiant le congé.

Devant cette rigoureuse admonition, Pienna, d'un tempérament violent et sanguin, pensa d'abord, selon son expression, à « tordre le cou » du surveillant qui le gênait par son zèle scrupuleux ; mais il se ravisa devant un moyen plus efficace. Le chef du personnel était le point où se rencon-

traient le heurt des intérêts, comme le remous des eaux à la pile d'un pont. Estimé des patrons, il était haï des employés. Pienna, avec l'appui des autres retardataires, put facilement décider ses camarades à nommer une délégation chargée d'aller porter le soir même, avant la fermeture des magasins, les décisions du personnel à M. le Directeur : la révocation sans délai du surveillant-chef ou la grève.

Danrécourt savait ce qui se passait. Il avait eu dans la journée un entretien avec Marcelle, et la question leur avait paru grave. On était en pleine période des affaires. De grosses commandes étaient en cours d'exécution. On procédait à l'installation de plusieurs villas de Nice et des environs ; des pourparlers étaient engagés pour l'ameublement complet de trois grands hôtels récemment bâtis. Une grève, c'était l'échec de toutes ces entreprises, c'était les magasins fermés, l'impossibilité de la vente courante, qui constituait le fonds le plus important des bénéfices quotidiens. Et cela pour combien de temps ? En considérant la date prochaine des échéances, cette mutinerie des employés pouvait susciter les plus fâcheuses conséquences et avoir sa répercussion sur le roulement des affaires durant toute la saison.

Il ne vint pas à Marcelle et Danrécourt l'idée de sacrifier un employé consciencieux à l'injuste ressentiment d'un personnel trop prompt. C'eût été créer, dans l'avenir, un précédent dangereux pour la discipline de la maison. Finalement, il fut résolu d'attendre les événements avec l'espoir que les choses s'arrangeraient.

Le soir, la délégation, ayant Pienna à sa tête, et composée d'une dizaine d'employés pris dans des spécialités différentes, se présenta chez Danrécourt qui lui fit excellent accueil. Mais dès les préliminaires de la question, que Pienna s'était lui-même chargé d'expliquer, le Directeur abrégea d'un coup la conférence en déclarant qu'il ne voulait pas entendre un mot de plus sur ce chapitre.

— Je vous suis tout acquis, Messieurs, poursuivit-il. Je crois vous l'avoir montré en plus d'une circonstance et de plus d'une façon ; mais je ne vous dissimule pas que j'attachai à votre visite un tout autre objet que d'enlever le pain à un de vos camarades.

Il y eut un flottement parmi le groupe. L'attitude libre et carrée de Danrécourt les intimidait ; et puis il y avait cette réserve respectueuse, imposée par l'état social, de l'employé à l'employeur, qui fait que, dans bien des cas particuliers et malgré bien des droits, celui-là cède le pas à celui-ci. Quelques-uns, regrettant déjà d'être venus, battaient doucement en retraite, gagnaient la porte. Les autres demeuraient, sous le regard de Pienna.

Danrécourt s'était rassis et lisait une lettre, semblant ainsi donner congé à tout son monde.

— Alors, dit Pienna, nous prévenons M. le Directeur que nous nous mettons en grève.

— Ah !... Comme vous voudrez. Vous pouvez vous retirer.

Les délégués sortirent, un à un, silencieusement, et allèrent retrouver leurs camarades qui attendaient, réunis dans le magasin du rez-de-chaussée,

autour des rayons voilés de housses immense et rigides, semblables à de grande murailles grises dans la demi-obscurité du départ, après la journée faite. Les comptoirs, également recouverts de leurs bâches, affectaient des formes de cercueil, et la clarté diluée des rares lampes échappées à l'extinction générale, donnait à tout le vaste bâtiment un aspect sépulcral.

Au milieu de tout cela, avec un lourd murmure, la masse noire des employés s'agitait en ombres gigantesques, qui se brisaient aux angles et se perdaient, le long des housses, dans les hauteurs des premières galeries où régnait la nuit. Au second, les bureaux étaient encore éclairés.

Les employés apprirent bien vite la réponse du Directeur, et les plus ardents demandèrent que la grève fût décidée aussitôt ; mais les comptables, qu'on avait mandés, se montrèrent hésitants. L'un des principaux, qui avait longtemps aspiré au poste maintenant occupé par Robert, prononça qu'il ne pourrait guère participer au mouvement que dans le cas où il serait unanime et où M. Mandart, comptable près la direction, accepterait de se joindre au personnel. Toute la comptabilité, d'une même adhésion, se rangea à cet avis. Pienna appela donc un des petits chasseurs, et lui commanda d'aller prier M. Mandart de descendre pour une communication à lui faire, promettant au jeune messager quarante sous s'il remplissait consciencieusement sa commission et autant de calottes s'il y manquait.

Quelques minutes après, Robert répondait à l'invitation, après avoir pris avis de Danrécourt : « Ils veulent vous entraîner », avait réparti celui-ci.

« Allez-y tout de même. Ce que demandent ces gens-là n'a pas le sens commun. Je n'ai pas à vous dire, mon cher Robert, ce que j'attends de vous. »

Pienna exposa au jeune homme les motifs du mécontentement général et la tactique dont il convenait d'user devant le refus du Directeur d'accorder toute satisfaction.

On se groupait autour de l'orateur. Robert, isolé dans un demi-cercle, appuyé à un comptoir, les bras croisés, écoutait avec l'air résolu d'un homme qui a déjà pris parti et que tous les déchaînements d'éloquence ne sauraient détourner.

En haut, penchés sur la rampe du second, Danrécourt et Marcelle observaient la scène, inquiets tous deux devant la netteté et la vigueur que prenait le mouvement. Cela s'était produit avec une telle vivacité, une telle cohésion que tout empêchement ou même tout moyen palliatif ne paraissait d'aucune chance.

Pienna, avec une pratique de démagogue, parlait maintenant de l'union nécessaire de tous les employés pour le succès de l'entreprise.

« C'est un acte de solidarité sociale auquel on ne peut se soustraire sans manquer à tous les principes de camaraderie », conclut-il.

Dans un silence complet, Robert répondit froidement et d'une voix brève.

— Ne comptez pas sur moi, Messieurs. Rien ne justifie votre détermination, à mon avis. Entre savoir si les torts sont parmi les retardataires ou chez le surveillant chargé de les signaler, je n'hésite pas et me déclare contre les premiers. Pour une

meilleure cause, je serai des vôtres. Je regrette de ne pouvoir l'être aujourd'hui.

Un murmure s'éleva de l'assemblée, qui ondula légèrement, comme sous un frisson.

— Bon ! dit Pienna, tout ça c'est du battage. Nous venons, nous autres, de décider la grève et force vous sera de passer par là. Demain les portes des magasins seront gardées, et nous tâcherons de ne pas être en retard cette fois.

— Oh ! effectivement, Messieurs, je n'aurai qu'à m'incliner devant le nombre et vous pourrez m'empêcher d'entrer à mon bureau ; mais il me restera de demander des explications à qui prendrait pareille responsabilité.

Pienna eut une exclamation insolente, et avança d'un pas :

— Eh bien ! c'est moi qui la prend la responsabilité !

Et le buste penché, les yeux petits et mauvais sous les sourcils bas, il cria une injure de crocheteur.

Ce fut prompt. Un bruit mat sonna. Pienna restait sur place, ahuri, une large plaque rouge dans son visage brun. Robert attendait, un peu pâle, les muscles frémissants. Quelques femmes criaient. Pienna, revenu de sa surprise, s'apprêtait à bondir. D'autres employés s'interposèrent au milieu de bousculades, de piétinements et d'exclamations.

— Messieurs, dit Danrécourt qui venait de descendre ; je ne saurais tolérer ce tumulte. Vous tenez à votre grève, faites-là. Un mot, toutefois, dans ce cas. La saison finie je licencierai du personnel

proportionnellement à la décroissance des affaires, chose qui ne s'est jamais produite jusqu'ici. Je tiens qu'on sache que je n'admettrai aucune défection du côté de la comptabilité, et que les chefs de rayon manquant à l'appel demain seront immédiatement remplacés sans réintégration possible. Même mesure sera prise, en cas d'absence, vis-à-vis des retardataires coutumiers qui sont la cause de ces lamentables incidents.

Et comme Pienna, libéré de ceux qui le maintenaient, fendait les rangs pour se placer au premier :

— Quant à vous, Monsieur, je juge superflu de vous dire que dès ce soir vous n'appartenez plus à la maison. Le mois en cours, plus un mois d'indemnité vous seront réglés.

Puis à voix haute, aux hommes de peine juchés sur des échelles, pour ne rien perdre du spectacle :

— Dans cinq minutes que toutes les portes soient fermées et que tout soit éteint ici !

Danrécourt tournait le dos, regagnait son bureau. Robert demeurait immobile, toujours appuyé au comptoir. Obéissant à la volonté du Directeur, les employés endossaient vivement leurs pardessus ou s'enveloppaient de leurs mantes. Les grands rideaux de fer à l'extérieur glissaient avec un bruit lourd de tôle en mouvement dans leurs rainures huilées. Sans un mot, hommes et femmes se pressaient à la sortie. Pienna restait seul pour exhaler sa colère. Il prit son chapeau et sa canne, regarda Robert quelques secondes, puis il gagna la porte à son tour, les mains aux poches, la tête basse, comme un vaincu.

III

Depuis cet événement, il semblait que Marcelle trouvait plus souvent l'occasion de venir dans le bureau de Danrécourt. Elle avait, en entrant, un petit signe de tête amical pour Robert et parlait librement devant lui d'affaires à M. le Directeur. Quelquefois même, lorsque celui-ci n'était pas là, elle perdait volontiers une minute à l'attendre en bavardant avec le jeune homme, et la conversation roulait sur un ton d'où la dignité de l'une et le respect de l'autre n'excluaient pas toute familiarité. Il arrivait que, Danrécourt absent, la jeune fille demandait à Robert son avis sur telle question qui la préoccupait, et tous deux, dans le tiède tête-à-tête du cabinet, débattaient le problème comme deux collaborateurs aux aspirations et aux intérêts communs. A la longue, sans qu'ils s'en aperçussent, il s'était établi entre eux une affinité de camarades, qui surprenait Danrécourt. Le caractère de Marcelle le conduisait à juger ce fait comme anormal. D'ailleurs, il se bornait à constater, n'analysait rien et était heureux de la sympathie montrée par la jeune fille à son protégé.

« Deviendrait-elle comme tout le monde ? » se demandait-il. Le souci des affaires lui ôtait l'idée de toute autre recherche moins superficielle. Une fois cependant un sourire rapide passa sur son visage impassible. Marcelle l'interrogeait sur la vie antérieure du jeune homme. Sans mystère, entre

deux signatures qu'il mettait au bas de deux lettres, il la lui conta. Elle éprouva du plaisir à savoir que Robert était avocat ; mais elle eut été bien embarrassée de dire pourquoi.

Le dimanche, les magasins demeuraient fermés à la vente toute la journée. Seuls, les hommes de peine venaient, sur la fin de l'après-midi, relever les fermetures et illuminer les expositions des vitrines.

Un de ces jours-là, Marcelle et son père promenaient en voiture sur la promenade, au bord de la mer. C'était l'heure où le soleil descend à l'horizon, éteignant ses dernières flammes dans l'eau rougie de son couchant. Des nuages opaques, bordés d'ocre lumineux, se détachaient en dessins bizarres sur le ciel où s'étageait déjà la gamme des tons crépusculaires, depuis la pâle topaze au chaud zinzolin.

La brise fraîchissait. M. Lejars voulait relever la capote de la voiture ; mais Marcelle s'y opposa. Elle tenait à jouir du spectacle. L'endroit était éloigné, vers Pont-Magnan. Quelques promeneurs solitaires se hâtaient vers la ville, où s'estompait la masse brune de la Jetée-Promenade.

Un landau découvert arrivait en sens inverse Deux personnes s'y trouvaient : un homme et une femme. Lorsque les deux voitures se croisèrent, Marcelle regarda involontairement. L'homme salua et rougit. C'était Robert.

... Un grand coup au cœur, comme s'il se brisait. Oui, c'est là ce que Marcelle venait d'éprouver. Ses lèvres avaient blémi tandis que son sein palpitait. Et ce trouble, qu'elle ressentait avec stupeur,

la plongea peu après dans une méditation douloureuse et profonde.

— Eh bien ! lui dit son père, qu'est-ce que tu as ?

Elle releva les paupières et ses beaux yeux parurent pleins d'inquiétude.

— Rien, répondit-elle, j'ai froid. Rentrons.

De fait, elle grelottait.

IV

Marcelle ne parut pas les jours suivants au bureau de Danrécourt. Lorsqu'elle avait besoin d'un avis ou d'un renseignement, elle ouvrait simplement la porte de communication et appelait :

— Monsieur Danrécourt, s'il vous plaît ?

Le Directeur s'empressait aussitôt. Il avait constaté la subite modification de la conduite de la jeune fille et ne savait à quoi l'attribuer. Pourtant, à certains indices trop apparents, et malgré sa vie absorbée par le débordement des affaires, il lui sembla que Robert n'était pas une des moindres causes du changement observé et que la belle vierge tremblait de le sentir là. Cette opinion s'affermit en lui le jour où Marcelle se laissa aller vis-à-vis du jeune homme à une de ces brusques décisions de femmes peu sûres d'elles et qui craignent de succomber.

— Il faudra me renvoyer ce monsieur, fit-elle en montrant la porte derrière laquelle travaillait Robert.

Danrécourt fut stupéfait :

— Vous dites ?

Marcelle le regarda froidement de ses yeux très ouverts, et appuya d'un signe de tête imperturbable qui pouvait signifier : « C'est bien cela ; vous avez parfaitement entendu ».

— Mais la raison ? interrogea Danrécourt.

— Il y en a une foule. Ce jeune homme, par les quelques expériences que j'ai pu faire, ne me paraît pas de taille à vous remplacer en cas d'absence.

— Nous différons d'avis, ma chère Marcelle.

(Danrécourt avait vu la jeune fille encore gamine, et se permettait parfois ce terme familier).

— C'est possible, répondit-elle; mais rien ne prouve que le vôtre soit le bon.

— Je peux vous retourner l'argument.

— Je n'en ai que faire. Il y a une autre motif : ce monsieur a des airs solennels, des façons guindées prodigieusement ridicules. Tout déplaît en lui.

— Vous analysez mal vos sentiments.

Sous ce coup droit, la pâleur mate de la jeune fille se voilà d'un rose léger comme une buée.

— D'ailleurs, poursuivit Danrécourt, semblant ne rien remarquer, en affaires, nous devons être plus coulants, ma chère Marcelle ; et nous n'avons pas à savoir jusqu'à quel degré un employé peut nous être sympathique ou non, pourvu qu'il ait son utilité dans la maison et rende ce qu'on attend de lui.

— J'admets tout à fait cela, à condition que cette clause soit remplie ; mais, je viens de vous le dire, ce jeune homme ne me paraît pas avoir les aptitudes nécessaires à l'emploi.

— C'est votre opinion. J'en ai une tout opposée,

et vous me laisserez croire que jusqu'ici je me suis montré bon juge.

Marcelle eut une tape d'impatience sur le bureau. Elle se leva nerveusement :

— Enfin, vous ne voulez pas donner congé à ce monsieur ?

— Non. Je trouve que ce serait une trop singulière façon de lui témoigner ma gratitude pour le remarquable service qu'il nous rendit lors des incidents de cette grève.

Elle haussa les épaules, en allant de long en large, les mains derrière le dos :

— Ne dirait-on pas vraiment que vous allez faire là quelque chose d'extraordinaire ! s'écria-t-elle. Tenez ! je vais le remercier, moi.

Elle ouvrit la porte et appela :

— Monsieur Mandart, une minute, s'il vous plaît !

Danrécourt se retira et, sur un ton qu'il n'avait jamais eu vis-à-vis de Marcelle :

— Ce que vous faites-là est détestable, lui dit-il.

La jeune fille s'était assise à son bureau. Ses mains tremblaient un peu, et sa voix de contralto sonna plus grave qu'à l'ordinaire, lorsque Robert se présenta, digne et respectueux.

— Monsieur, j'ai le regret de vous annoncer qu'à partir d'aujourd'hui vous ne pouvez plus continuer votre service chez nous. Une indemnité équivalente au taux de votre mois vous sera allouée en plus de vos appointements courants...

Robert conçut un étonnement tel qu'il éprouva inconsciemment le besoin d'une corroboration :

— Pourquoi cela, Mademoiselle ?

— Parce que votre emploi n'est pas d'une nécessité absolue et, comme nous arrivons au moment où les affaires ralentissent, j'ai décidé de le supprimer.

Marcelle avait articulé cela de sa voix naturelle reconquise, et assez posément pour que chaque mot portât.

Pâle, sans un mot, le jeune homme se retirait.

Elle parut aussitôt s'absorber dans l'examen des registres de commission ; mais quelques minutes après, du cabinet voisin, on perçut le bruit d'un livre qu'on jetterait dans un mouvement de colère et on l'entendit marcher avec agitation.

V

Quelques jours après, grâce à la diligence et aux relations commerciales de Danrécourt, Robert entrait dans une maison de la place aux mêmes conditions que celles où il était chez M. Lejars. Il avait scrupuleusement refusé l'indemnité qu'on lui offrait de ce côté et à laquelle il avait droit, sous le dessein inavoué de ne pas être diminué dans sa dignité aux yeux de Marcelle. La nuit, après une longue promenade, où il aspirait volontiers l'âpre fraîcheur de la brise marine, il aimait à rentrer chez lui en suivant l'Avenue, parce qu'il passait ainsi devant la grande maison, fermée de ses lourds manteaux et reposant du tumultueux mouvement de la journée, comme un monstre épuisé.

Cela lui rappelait les seuls sentiments tendres qu'il avait éprouvés en dehors de sa famille.

Quant à Marcelle, elle s'apercevait que si elle avait écarté le jeune homme, elle n'avait pu chasser son souvenir, et cela la rendait irritable et nerveuse. Son caractère sévère, mais égal, s'était assombri. Elle ne pouvait plus entendre, le soir à l'heure de la fermeture, le murmure bourdonnant des papotages entre commis et commises. Elle avait prescrit des amendes pour ceux qui seraient pris à bavarder même quelques minutes avant la sortie. La maison était astreinte à une discipline de fer. La moindre erreur était, dans les bureaux, l'objet de terribles semonces ; et la jeune fille, si tempérée, si mathématique, se livrait à des emportements que rien ne justifiait. Le bonhomme Lejars n'y comprenait rien. Danrécourt, lui, haussait les épaules, complètement fixé sur la nature du mal.

Pour s'en défaire, Marcelle s'était mise à travailler avec une ardeur abusive qui la laissait sans pensée, les yeux brûlés, la tête en feu. Elle passait tout en revue, prenait connaissance de chaque commission prise ou donnée et contrôlait même les livres des comptables. Elle s'arrachait, le soir, du coin tiède de la cheminée, où elle se tenait après le dîner, près de son père, pour aller veiller au magasin une grande partie de la nuit en compulsant des dossiers d'affaires ou en étudiant un nouveau mode de réclame pratique. M. Lejars la suivait naturellement, et, tandis qu'elle s'adonnait à une besogne infernale, il s'étendait sur un canapé d'où elle le réveillait lorsque ses yeux se fermaient

malgré sa volonté et qu'elle se sentait à bout de force.

Une nuit, comme ils quittaient le magasin, ils firent la rencontre d'un groupe de jeunes gens en fête. L'un d'eux se détacha et s'avança vers le père et la fille, le chapeau sur l'oreille, la mise débraillée, une épingle énorme à demi sortie de sa cravate. C'était Pienna.

— Comme ça se trouve ! exclama-t-il, le regard brillant et l'air mauvais ; j'avais justement un mot à te dire, à toi, le vieux, et à toi aussi, la belle !

D'un pas il se trouva sur M. Lejars. Il leva la main. Marcelle se jeta au devant du coup en poussant un cri terrible. C'est sur elle que s'abattit le poing de la brute. Elle ne le sentit pas, mettant toute son âme à garantir son père de l'horrible contact, et repoussant l'agresseur de ses mains étendues.

— Attends, disait simplement Pienna, nous allons régler ça.

Il avait déposé son chapeau et son pardessus fort tranquillement et s'apprêtait à frapper de nouveau, lorsqu'un homme accourut qui le saisit au collet. Il y eut un bref corps à corps, puis Pienna, râlant, tomba sur le dos, amenant avec lui son adversaire. Celui-ci se dégagea vivement et se mit debout.

— Monsieur, dit-il, et vous, Mademoiselle, vous n'avez aucun mal, je suppose ? Voulez-vous donc vous éloigner pendant que j'occuperai ici ce furieux ?

La jeune fille avait reconnu Robert ; mais sa surprise et son effarement étaient tels qu'il lui fut

impossible d'articuler un seul mot d'amitié ou de gratitude, et qu'elle entraîna son père, en toute hâte, sans la moindre idée de ce qui pouvait advenir entre ces deux hommes qu'elle laissait là, pour régler un conflit dont elle se savait la cause.

Rentrée chez elle, elle se reprocha son affolement avec une extrême dureté. Une fièvre brûlante la saisit et la fit aller et venir jusqu'à l'aube dans sa chambre, où l'on ne voyait ni objets d'art ni bibelots ni rien de ce qui caractérise d'ordinaire la présence d'une jeune fille. Sitôt qu'elle jugea l'heure convenablement avancée, elle demanda son père et lui conseilla d'envoyer prendre des nouvelles de Robert sur l'issue de la rixe de la veille, et de lui adresser la prière de vouloir passer chez eux si son temps le lui permettait. M. Lejars exécuta aussitôt ces recommandations. Marcelle lui tint ensuite un langage où elle lui indiquait la seule façon dont il devait se conduire vis-à-vis du jeune homme.

Quelques instants après Robert se présentait.

Elle eut un grand tremblement par tout le corps, comme sous l'action du froid, et elle dut faire un véritable effort pour se lever de son fauteuil et le recevoir.

M. Lejars avança un siège au jeune homme et, après s'être informé de sa santé, le remerciait de son intervention au cours de l'agression dont ils avaient été victimes, et s'excusait pour la façon précipitée dont ils étaient partis en le laissant aux prises avec son adversaire. Le bonhomme s'exprimait tranquillement, avec un sourire affable et d'un

ton familier, rejetant tout sur la faute de Marcelle, « cette petite coquine », qui tenait absolument à travailler la nuit, ne voulant pas comprendre que « cela lui abîmait l'estomac ».

Marcelle, accoudée à son fauteuil, la joue appuyée sur sa main repliée, demeurait immobile et calme, apparemment ; mais son œil enfiévré brillait dans son teint pâle.

Déjà, Robert se levait, déniant l'importance de son action, et se disant confus de ces témoignages de reconnaissance vraiment exagérés en considération du peu de mérite à s'être trouvé là au moment de l'incident.

M. Lejars insistait : « Parfaitement, il s'était conduit comme un courageux garçon ». Il appuyait : « très courageux. On n'en aurait pas beaucoup trouvé qui en auraient fait autant ! »

Et, tout à coup, il s'écria :

— Tenez, mon cher Monsieur, vous étiez autrefois dans ma maison où vous nous avez rendu d'inappréciables services. Un malentendu a causé votre départ. Je vous serais obligé aujourd'hui de bien vouloir reprendre votre poste. Je vous nomme d'emblée sous-directeur et double vos appointements.

A son tour, Robert remercia, mais déclara ne pouvoir accepter ces offres avantageuses qui le touchaient profondément. Il devait observer les engagements pris dans la maison où il se trouvait aujourd'hui.

M. Lejars regarda sa fille de l'air satisfait d'un homme qui vient d'accomplir avec distinction la

besogne ardue dont on l'avait chargé. « Tu vois », sembla-t-il exprimer, « j'ai exactement fait tout ce que tu m'avais dit ». Mais il surprit dans les yeux noyés de Marcelle un tel sentiment de douleur, qu'il en fut bouleversé. Il attribua le chagrin qu'elle éprouvait à la pensée de ne pouvoir récompenser d'une façon convenable le dévouement du jeune homme, et, dans son cerveau mal dégrossi d'ancien colporteur dont le travail avait été toute la vie et l'argent la seule satisfaction, il germa une idée qui devait, selon lui, tout concilier.

— C'est fâcheux, dit-il, bien fâcheux que vous ne puissiez revenir chez nous. Attendez seulement.

Il sortit son portefeuille, en tira un billet de mille francs qu'il tendit naïvement à Robert.

— Tenez, conclut-il d'un ton détaché : vous ferez la noce à ma santé.

Avant que Marcelle, suffoquée, se fut interposée, le jeune homme avait pris le billet, puis, très calme, sans que sur son visage passât la moindre ombre de rancœur ou d'indignation, il tendit simplement le fragile papier à la jeune fille toute droite et frémissante devant son fauteuil.

— Pour vos pauvres, Mademoiselle.

Une fois encore, il remerciait M. Lejars qui, ahuri, ne l'entendait pas ; il s'inclinait et sortait. Quant à Marcelle, désespérée et sanglotante, elle tombait assise à une table, cachant dans ses bras blancs repliés son beau visage, rouge pour la première fois d'une confusion éperdue.

VI

Elle avait tenté de se remettre au travail, de ne plus songer qu'aux affaires. Durant quelques jours, il parut à chacun qu'elle était redevenue la fille de tête, « le caractère » qui régnait sur le monde commercial de la place de Nice ; mais cette suprême énergie l'abandonna bientôt. Elle eut une réflexion qui résuma son découragement et lui découvrit le néant d'une vie sans but : « A quoi bon ? » Que lui faisait maintenant d'être Mlle Lejars et de posséder la situation dont s'enivrait son orgueil et que son ambition rêvait toujours plus haute. Elle essaya bien encore de réagir contre l'engourdissement qui s'étendait sur son besoin si vif autrefois de fortune et de gloire, comme la paralysie s'empare des muscles épuisés ; mais ce fut sans conviction, sans élan, avec une mollesse de ressort détendu. Dès lors elle s'abandonna. Elle n'éprouva plus pour ce qui avait été la passion de sa vie qu'un immense dégoût, qu'une profonde lassitude qui la laissait des heures entières indifférente et immobile devant son bureau, où s'étageaient des livres qu'elle n'ouvrait pas et des lettres qu'elle ne se sentait pas capable de lire.

Puis, sa santé éprouva le contre-coup de ce coma moral. Comme elle ne souhaitait rien tant que d'être tranquille, les moments qu'elle passait en dehors de sa chambre ou de son bureau lui étaient de véritables supplices. Le moindre effort lui causait une peine atroce. Ses yeux s'étaient agrandis,

la plénitude de son visage avait disparu et elle paraissait minée par une maladie inconnue.

M. Lejars voulut consulter le docteur. Elle refusa de le recevoir. Cependant, prévenu par Danrécourt, il conseilla la distraction, l'éloignement, les voyages aussi. M. Lejars proposa alors d'aller passer quelques jours hors Nice, au grand air. Elle s'irrita d'abord de ce qu'on ne voulut pas la laisser en paix ; mais devant les larmes de son père, effrayé de son état, elle consentit à un déplacement, et on partit seulement à Saint-Martin Vésubie, pour ne pas trop la fatiguer et être prêt à satisfaire au caprice qu'elle aurait pu manifester de rentrer à Nice. Tous les jours, Danrécourt recevait des nouvelles. M. Lejars le tenait au courant. L'état de la jeune fille n'empirait pas ; mais elle se refusait à toute nourriture. On ne la soutenait qu'avec du laitage et des œufs. Puis, un jour, dans une lettre alarmée, le pauvre homme annonça qu'elle tombait parfois dans des évanouissements profonds d'où on ne parvenait à la tirer que par des soins énergiques et prolongés. Les médecins, consultés, ne purent rien déterminer du mal dont souffrait la jeune fille. A tout hasard, ils ordonnèrent le changement d'air.

On alla à Hyères, dans une petite villa qu'on avait louée en plein midi, et où chantaient les nids joyeux parmi les palmes vertes et les efflorescences nouvelles du printemps. M. Lejars en vantait les charmes, s'efforçant de pénétrer Marcelle de la beauté du site. Elle l'écoutait les yeux fixes, poursuivant un rêve qui aurait pu être de ce monde.

Les évanouissements l'avaient reprise, plus longs

et plus fréquents. Un docteur de la ville venait la voir régulièrement et, devant son extrême faiblesse, lui ordonna de garder le lit. D'ailleurs, maintenant des étourdissements la prenaient et l'obligeaient à s'étendre une partie de la journée sur sa chaise longue. Autour de ses yeux, le bistre s'agrandissait et sa tête si belle encore dans la souffrance, penchait déjà sur son cou délié, comme une fleur brisée à son premier matin.

Danrécourt avait seul la charge de la maison. Les affaires d'ailleurs ralentissaient ; on était au printemps. Il avait même quelques loisirs sur la fin du jour et les passait, en compagnie de Robert, sur le long balcon de ses fenêtres d'où on entendait la voix des tzingari et la musique des cafés de l'Avenue.

Un soir, Robert entra. Danrécourt ne l'attendait pas à sa fenêtre en aspirant un cigare, comme d'habitude. Il était devant la table de la salle à manger, où brûlait une simple petite lampe à abat-jour qui laissait toute la pièce dans l'ombre. Danrécourt lisait un télégramme qu'il devait déjà avoir lu et relu plusieurs fois. Il avait son chapeau sur sa tête, et ne pensa même pas à demander au jeune homme des nouvelles de sa santé.

— Vous sortez ? demanda celui-ci.

— Oui, répondit Danrécourt.

Il lui tendit la dépêche. Elle exprimait en quelques mots la douleur et l'affolement d'un père. Robert ne put étouffer un cri. Danrécourt le contempla un instant en silence, se reprochant peut-être à ce dernier moment son égoïste insensibilité au sein

d'un roman tendre et triste qu'il eût pu doter d'un dénouement heureux.

— Ainsi donc, vous y allez ? interrogea le jeune homme d'une voix qui résonna dans la salle à manger comme un écho lugubre.

— Oui. Voulez-vous me rendre le service d'aller jusque chez mon premier comptable et lui dire de ne pas ouvrir les magasins demain ?

Les deux hommes se regardèrent, le cœur trop plein pour parler ; mais tous deux sentaient monter les larmes. D'un mouvement spontané, ils se prirent les mains et chacun d'eux cacha quelques secondes son émotion dans le sein de l'autre.

VII

Le lendemain, les lourds rideaux de la maison Lejars demeuraient clos, et sur leurs ferrures on lisait :

« Fermé pour cause de décès. »

8 et 24 décembre 1909.

TABLE DES MATIÈRES

—

Avant-propos. 5
Bibliographie. 10

ANDRÉ JOUSSAIN

Notice 11
Amertume. 14
En approchant des cimes 14
Sur la montagne. 17
La rose. 18
L'épopée terrestre. Les astres (*fragment*) 18
L'épopée terrestre. La flore (*fragment*) 21
Le philosophe au livre ouvert. 23
Chute de lames 24
Nocturne 25
La blessure 26
Foi 27

EUGÈNE LANGEVIN

Notice 31
José Maria de Heredia et Leconte de Lisle. 32
Auguste Barbier 34

ANTOINE AVINEN

Notice 41
Alésia 42
Regret 44
Karolus Magnus 45
Belle Aude 47
Une larme. 48
D'après l'imitation 53
Epiphanie 54
Le pilote et le vent 55
Suivant Richter 57
L'aveugle 58
Pater 58
Souvenir 59
Elle marchait, rêveuse 60
A Dostoïevsky 60

RAYMOND CHRISTOFLOUR

Notice 61
Oarystis 63
L'étang. 65
Midi 65
Nocturne 66
Poème. Ainsi j'aurai gardé.... 67
Poème. Attendre d'un esprit ardent.... 68
Poème. Tout le jour avec moi.... 69

GASTON CAMUS

Notice 71
Le Chemin de la Destinée 72

ALBERT CRUEL

Notice 83
Soleil levant 84

Soir en forêt 84
Heures d'été 85
Arrière-saison 86
Portrait de jeune fille 86
Vers le bonheur 87
Chanson à ta robe 88
A Mme S. C. 89
Soir d'automne 90

PIERRE JALABERT

Notice 91
Croquis de ruines 93
Les roses blanches 94
Les amants 94
A l'œuvre 95
Les yeux qui pleurent 96
Le portrait. 97
Le départ 98
Tes seins 100
Rêverie. 101

CHARLES LÉOSTIC

Notice 103
Silhouettes universitaires : 105
Emile Faguet. 105
Lavisse 106
Gazier 107

MAURICE AMOREAU

Notice 109
La mort du page. 110
La complainte de Rutebœuf 110

ROGER REIGNER

Notice 113
Brunette 114

L'aveugle . . . . . .
Départ . . . . . .

CHARLES CHARREYRE

Notice . . . . . .
Marcelle Lejars . . . . . .

24

1888 XP.C

Saint-Amand (Cher). — Imprimerie BUSSIÈRE.

Universitas
BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 001002764b

CE PQ 1141
.A58 1910
C00
ACC# 1385419

ANTHOLOGIE